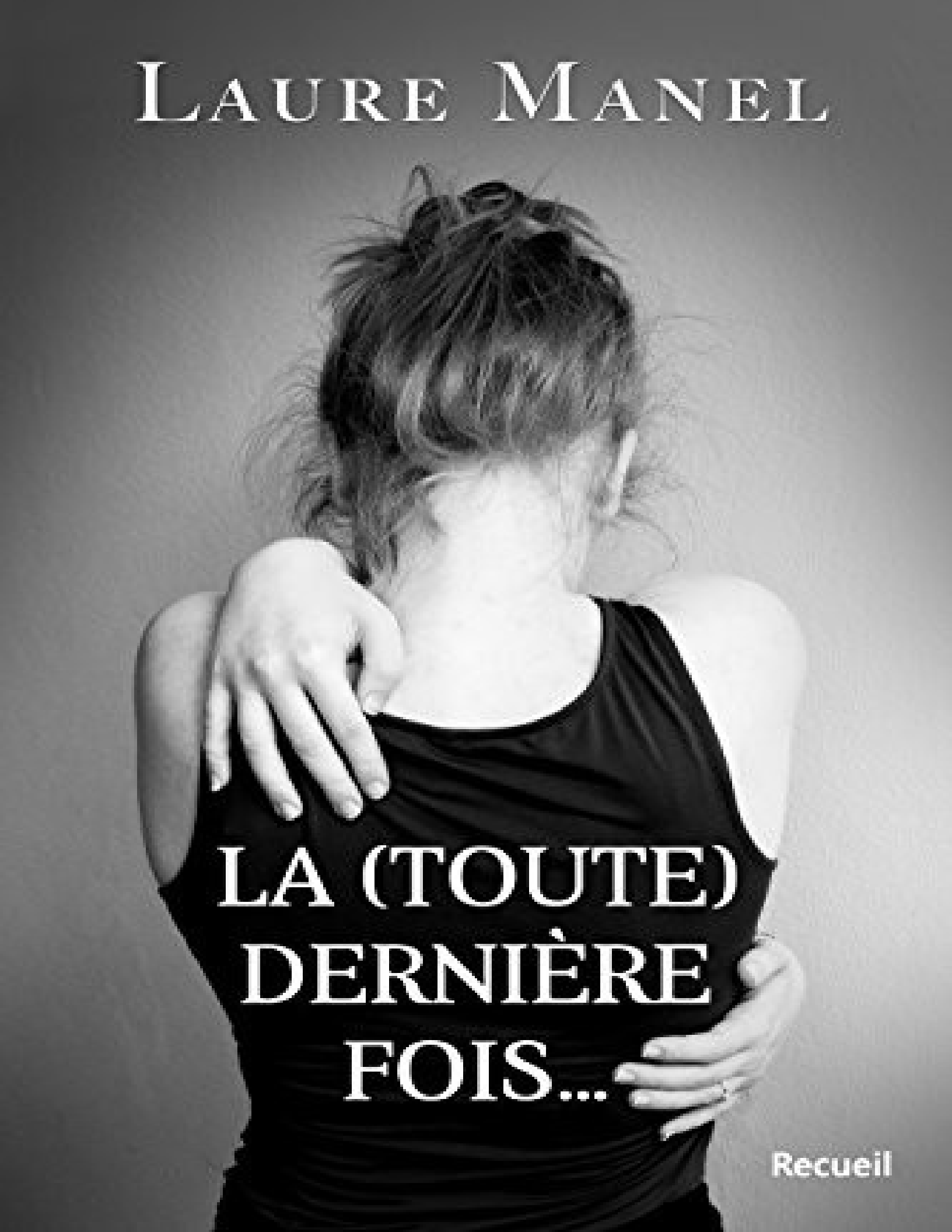




LAURE MANEL

LA (TOUTE)
DERNIÈRE
FOIS...

Recueil

LA (TOUTE) DERNIÈRE FOIS

LAURE MANEL

OceanofPDF.com

Crédit photo : Illustration de couverture : CC0 Anemone123

(<https://pixabay.com/fr>)

Couverture réalisée par Kouvertures.com

Copyright © 2017 Laure Manel

ISBN 978-2-9553600-7-1

Tous droits réservés

OceanofPDF.com

Du même auteur

[Histoire d'@](#), roman épistolaire

[L'Embarras du choix](#), roman

[La délicatesse du homard](#), roman (Michel Lafon)

[La vie en Rose](#), mini-roman jeunesse illustré

[OceanofPDF.com](#)

Préambule

On pense souvent à « la première fois » qu'on a fait telle ou telle chose... mais j'ai voulu écrire sur la dernière fois, peut-être parce qu'il est plus facile de s'en rappeler et parce que l'émotion est plus palpable.

Selon les textes, « la dernière fois » s'entend ici au sens de « la plus récente », mais aussi la « **TOUTE** dernière fois de notre vie ».

Nous avons tous nos premières fois, nos dernières fois, et toutes celles entre les deux. J'ai voulu écrire de petites tranches de vie anonymes dans lesquelles chacun pourra se reconnaître et peut-être s'interroger.

J'espère que vous aimerez lire ces bribes de vies, et que vous passerez un agréable moment, au gré de ces textes que vous pourrez piocher et lire dans le nombre et dans l'ordre qui vous siéra.

Et si vous souhaitez raconter l'une de vos dernières fois (réelles ou fictives), n'hésitez pas à l'écrire en utilisant ceci : #latoutedernièrefois.

Au plaisir de vous lire !

Laure

La
(toute)
dernière fois

...

OceanofPDF.com

Table des matières

- 1 ... qu'il a fait du vélo
- 2 ... qu'elle a marché en montagne
- 3 ... qu'il a reçu un cadeau
- 4 ... qu'elle a prié
- 5 ... qu'il est allé à l'école
- 6 ... qu'elle a passé une IRM
- 7 ... qu'il a dit non
- 8 ... qu'elle a entendu cette musique
- 9 ... qu'il lui a dit je t'aime
- 10 ... qu'elle a passé l'aspirateur
- 11 ... qu'elle a conduit
- 12 ... qu'ils sont allés au restaurant
- 13 ... qu'elle a vu son père
- 14 ... qu'il l'a embrassée
- 15 ... qu'elle a trop mangé
- 16 ... qu'il a pris le train
- 17 ... qu'elle a eu un zéro
- 18 ... qu'ils sont partis en vacances
- 19 ... qu'elles se sont disputées
- 20 ... qu'elle a couru

- 21 ... qu'il a voté
- 22 ... qu'elle a eu des doutes
- 23 ... qu'elle s'est trouvée jolie
- 24 ... qu'il a déménagé
- 25 ... qu'elle a eu peur
- 26 ... qu'il a menti
- 27 ... qu'il a senti sa présence
- 28 ... qu'elle s'est inscrite sur un site de rencontres
- 29 ... qu'elle a acheté un petit haut
- 30 ... qu'il a raté la sortie de l'autoroute
- 31 ... qu'elle a vu ses amis
- 32 ... qu'il a été en bonne santé
- 33 ... qu'elle a vu ses petits-enfants
- 34 ... qu'il est allé à la mer
- 35 ... qu'elle a fait une gaffe
- 36 ... qu'il a vu sa meilleure amie
- 37 ... qu'elle a été enceinte
- 38 ... qu'il l'a appelée
- 39 ... qu'il a vu sa sœur
- 40 ... qu'il a fermé la porte de sa maison
- 41 ... qu'ils ont fait l'amour
- 42 ... qu'il a regardé les étoiles

- 43 ... qu'il a vu sa mère pleurer
- 44 ... qu'elle a mangé du melon
- 45 ... qu'il a suivi un conseil
- 46 ... qu'elle leur dira au revoir
- 41 ... qu'elle est partie en voyage organisé
- 48 ... qu'elle a eu un fou rire
- 49 ... qu'il a dit un secret
- 50 ... qu'elle a changé d'avis
- 51 ... qu'il a vu le chat de la maison
- 52 ... qu'elle a eu la honte de sa vie
- 53 ... qu'il a réalisé un rêve
- 54 ... qu'elle a entendu sa voix
- 55 ... qu'il a fait une promesse
- 56 ... qu'il a vu son frère
- 57 ... qu'elle a fait des folies
- 58 ... qu'il est allé à la neige
- 59 ... qu'elle a serré son fils dans ses bras
- 60 ... qu'il a plu

À toutes nos dernières fois

OceanofPDF.com

C'était l'été dernier.

De toute façon le vélo, pour lui, c'est un truc « de vacances ».

Cela va avec « plage », « glace » et « farniente ».

Ils étaient avec leur groupe de copains sur l'île de Ré. L'endroit rêvé pour en faire, du vélo. LE mode de déplacement roi. Des pistes cyclables partout, pour traverser les villages, les marais, les bois, pour aller à la plage, au marché, au musée. Nez et cheveux au vent. Et à toute heure. Le plus rigolo, c'est d'en faire la nuit. Surtout entre Loix et St Martin, sur la piste qui longe la mer. On croise d'autres cyclistes, qu'on devine de loin par les loupottes qui tremblent, et par les voix et les rires qui se rapprochent. On est alors un peu tous dans le même délire.

Le vélo, c'était donc leur moyen de locomotion pour les petits trajets du quotidien. Mais ils ont décidé, avant la fin de leur séjour, d'aller jusqu'au phare des Baleines, tout là-bas, au bout de l'île. Soixante kilomètres en tout environ. Sur le plan, ça n'avait pas l'air si loin que ça. En pratique, ça n'était pas si près. Surtout que leurs engins avaient passé la quarantaine (c'était ceux de papy Jo) et ne pouvaient s'enorgueillir de posséder dix-huit ou même six vitesses... Au mieux, il y en avait deux. Sans parler des freins qui grinçaient et ne freinaient pas vraiment. Passons sur l'esthétique (les bicyclettes rivalisaient dans la catégorie « taches de rouille »). Bref : leurs vélos dataient clairement, et leur virée s'annonçait un peu folklo. Pour l'aller, cela avait été quand même facile. C'était roulant, cela ne nécessitait pas d'effort. *A posteriori*, ils devaient avoir le vent dans le dos. Parce qu'au retour, en plus du mal aux fesses causé par la selle au moelleux contestable, ils avaient le vent de face, sans aucun doute. Ils ont traversé les marais avec la désagréable impression de faire, par moments, du sur place. Pour mieux fendre l'air, ils se courbaient sur leur vélo, et se relayaient en pole position toutes les cinq minutes, les quatre autres dans la roue du précédent, comme les pros, mais sans la classe des pros. Franchement, l'arrivée semblait s'éloigner à mesure qu'ils avançaient, tant leurs jambes étaient fatiguées, et

pas seulement par les 257 marches gravies dans le phare. Certes, ils n'avaient pas l'habitude de briller dans le sport, mais là, c'était de la faute aux 2 V (vélos et vent).

À l'arrivée, ils pouvaient à peine marcher. Fourbus, épuisés et... cramoisis. Tout à leurs efforts dans le vent, ils n'avaient pas senti le soleil les mordre sur la face, la nuque, les bras et les cuisses. Leur nez avait pris plus que le reste, ce qui ne les avantagait pas vraiment. Ah, ils s'en souviendraient de cette journée !

Bref, il avait eu sa dose annuelle de vélo.

OceanofPDF.com

C'était l'été il y a deux ans.
Depuis, ça lui manque.
Elle en rêve même la nuit.

Ils étaient partis une semaine aux Contamines-Monjoie. C'est souvent trop court, une semaine. Cela a un goût de trop peu, de reviens-y. Elle ne rêve donc que de ça : y retourner. De refaire certaines balades, comme pour vérifier que ses souvenirs ne sont pas faux et que les photos sont en effet en-deçà de la réalité. Comme pour se réapproprier les lieux, emplir ses yeux du grandiose de ces paysages, être à nouveau bouche bée au pied du glacier et mieux maudire le réchauffement climatique parce qu'il recule chaque année. Oui, sans doute que si elle y retournait, le bas du glacier serait plus haut... mais toujours saisissant, avec ses marbrures grises et bleues, ses formes improbables et sa majesté. De celle d'un roi qui ne sera plus. Et elle le contemplerait avec une nostalgie anticipée.

Elle se rappelle l'effort des montées, quand le souffle se fait plus court et la pause plus fréquente (sous le prétexte d'admirer la vue, alors que c'est celle d'il y a trois minutes, et de faire presque la même photo)... la gorge sèche qui réclame l'eau bienfaisante, sous le soleil de plomb qui alourdit le sac à dos... les douleurs dans les jambes qui en tremblent parfois... Mais l'envie, toujours, d'aller plus haut, d'aller plus loin... jusqu'au lac, jusqu'au sommet... là où tout est plus beau. Là où c'est magique.

Poser le sac. Avoir presque froid, parce que le vent attaque le dos trempé par la transpiration, et la satisfaction d'être arrivée au but et de découvrir le panorama qu'on a envie de partager avec ceux qui nous accompagnent, ou bien tout seul... mais pas avec la foule. Elle aurait tant aimé, par exemple, avoir le lac Blanc pour elle toute seule. Faire des photos sans personne. Juste la nature, sauvage, brute, majestueuse. Juste elle et la montagne. Les hauts sommets de roche et de neige qui se reflètent dans le lac aussi bleu que le ciel. Les rapaces, les chamois. Juste elle et eux. Un genre de rêve inaccessible. Un fantasme de randonneuse.

Heureusement il y a toutes ces randonnées où l'on est presque seul. Où l'on marche consciencieusement, porté par ses pieds mais dans une espèce de torpeur du corps, parce que l'esprit est là mais partout en même temps. Qu'il divague au rythme régulier des pas, parfois comme dans une transe. Marcher, c'est méditer un peu. Laisser les pensées aller de la contemplation de l'instant aux réflexions plus larges, passer du présent aux autres temps. Écouter à la fois les bruissements de feuilles, la brise dans les ramures, les éboulis qui cavalent le long d'une paroi, les cris d'un aigle ou le sifflement d'une marmotte sentinelle, mais aussi s'écouter soi : entendre le rythme de son cœur, comprendre les sensations de son corps, interroger sa vie. Et respirer.

Il y a tant, dans une simple randonnée !

Se rappeler la dernière fois qu'elle a marché en montagne, c'est se demander quand sera la prochaine fois. C'est déjà penser à l'inscrire au programme de l'année à venir. Parce que pour elle c'est vital.

OceanofPDF.com

Ce n'était pas un cadeau comme les autres.

Il était différent.

Et malgré son prix somme toute modique, il a une valeur inestimable.

C'était juste un porte-clés. Tout simple, en forme de ballon de basket. Utile, par définition, mais pas pour lui : il ne s'en servirait pas comme d'un porte-clés. Il ne voulait pas le perdre ou l'abîmer. Il lui réservait un bien plus joli destin. Il l'a donc placé dans la vitrine de sa bibliothèque, parmi les autres objets auxquels il tenait beaucoup (citons, en vrac : quelques pierres décoratives, un coquillage jugé rare, une tour Eiffel dans une boule à neige, autant de potentiels *ramasse-poussières* aux yeux de sa mère, s'ils n'étaient pas placés derrière une vitre).

Évidemment, un si petit cadeau ne lui avait été offert ni pour son anniversaire ni pour Noël. Et c'était justement là que résidait la cause de son attachement à ce cadeau : non seulement il avait été complètement spontané et d'autant plus surprenant qu'il n'avait pas de raison d'être, mais surtout il lui venait de son père. Bizarrement, c'était la première fois que son père prenait l'initiative de lui faire un cadeau. Seul, comme ça. Jusqu'alors, pour quelque cadeau que ce soit, sa mère était aux commandes : choix, achat, emballage, don du cadeau, elle gérait tout de A à Z. Son père validait, opinait, approuvait, mais plutôt de loin. Il n'avait pas trop d'idées, ce n'était pas vraiment son truc. Lui, il préférait partager du temps (le peu qu'il pouvait leur accorder) avec ses enfants, et notamment au cours d'activités sportives. Ils se retrouvaient particulièrement autour du basket.

Alors ce porte-clés en forme de clin d'œil à leur passion commune l'avait donc touché dans son cœur bien plus que de raison, pour tout ce qu'il symbolisait de ce lien père-fils concrétisé, pour une fois, dans un objet qu'on peut regarder, tenir et faire tinter entre ses doigts. Il lui rappelle leurs moments à tous les deux, quand ils jouent au basket ou s'amuse à mettre

des paniers dans le jardin, quand son père l'accompagne à l'entraînement ou vient le voir aux matchs.

Dans ce petit cadeau, il y a bien plus qu'un anneau qui sert à ne pas perdre des clefs.

Souvent, il s'approche de la vitrine et c'est le porte-clés qui attire ses yeux et qui le fait sourire. Comme s'il incarnait son père lui-même.

C'était le premier cadeau de son père, peut-être pas le dernier. Mais il sait déjà que quoi qu'il arrive, et où qu'il aille, ce ballon de basket en porte-clés le suivra toute sa vie.

OceanofPDF.com

Jusqu'à ce moment-là, elle était non-pratiquante.
Pour elle, pour ça, elle l'est devenue.
Et depuis...

Elle avait été baptisée sans l'avoir demandé, comme la plupart d'entre nous. Elle avait fait sa première communion, et même la deuxième, parce que « dans la famille, c'est comme ça ». Elle ne savait pas trop au fond si elle croyait. Elle croyait en un quelque chose, oui. Et même en Dieu. C'est juste qu'elle ne cautionnait pas tout ce qui avait été fait en son nom... les guerres de religion, les colonisations... Et puis, elle était trop cartésienne pour bien vouloir croire qu'il n'y avait pas eu de Big Bang et que le monde avait été créé en sept jours... Mais, hormis pour ces détails inventés par les humains, qu'elle range du côté des mythes et des légendes, elle croyait en Dieu. De loin. Elle ne priait jamais, du moins depuis sa dernière communion. Dans les mariages et les baptêmes, elle prenait quand même l'hostie, et récitait du bout des lèvres le *Notre Père*. Mais c'était bien tout. Sa foi n'était en rien concrète.

Et puis, il y a eu ce jour maudit où sa meilleure amie a appris qu'elle avait un cancer, un méchant, un qui a déjà dépassé les bornes d'un organe. Sans que son cerveau le décide, ses pas l'ont portée à la première église venue. Elle y est entrée. Elle s'est assise, a joint ses mains et a prié. Comme si elle l'avait fait toute sa vie. Elle ne cessait d'implorer Dieu pour qu'il sauve son amie. Elle ne le blâmait pas de lui avoir envoyé cette épreuve, tout comme, malgré sa perplexité devant les horreurs du monde, elle se serait sentie bien mal placée pour lui demander où était sa Bonté. Mais là, c'était tout son cœur qui priait dans une peine immense. Elle ne pouvait envisager de la perdre si jeune, et elle ne pouvait envisager que Dieu ne puisse rien faire pour elle qui était le Bien et la générosité incarnés.

Donc elle a prié. Chez elle, et même à l'église. Elle a de surcroît retrouvé le chemin de la messe. Comme si sa foi devenue pratiquante pouvait

interpeller Dieu et faire pencher la balance vers la guérison. Elle y mettait toute son âme. Et beaucoup de larmes.

Jusqu'à cette dernière fois, à l'hôpital, au chevet de son amie.

Mais Il ne l'a pas sauvée.

Depuis, elle n'a plus jamais prié.

OceanofPDF.com

C'était le dernier jour.

Un jour de début juillet, qui sonnait l'heure des vacances d'été.

Pour lui, c'était plus.

Déjà, le matin, en arrivant, il avait la boule au cœur et dans la gorge. Dernier jour... Le matin, il avait franchi la porte de sa classe avec une certaine émotion. Il avait écrit la date au tableau, fait glisser la craie sans qu'elle ne crisse désagréablement, s'était dit : « Je me souviendrai toujours de ce jeudi 6 juillet ». Dernier jour, donc. Il avait contemplé la classe déserte, les bureaux et les chaises étonnamment silencieux, les murs déjà vidés des productions d'élèves. Seuls quelques posters et affiches restaient en place. Et la frise d'histoire. Le futur maître choisirait de les garder, ou pas. Lui avait enlevé dans les jours précédents ses propres affiches pédagogiques, les règles d'orthographe pour distinguer les homonymes, celles de grammaire, pour analyser une phrase, celles de calcul, pour ne pas oublier les techniques opératoires... L'une après l'autre, il les avait retirées, comme quelques fruits de l'arbre de son travail. Avec à chaque fois presque un pincement au cœur.

La journée avait ressemblé à toutes les dernières journées de fin d'année scolaire, à ceci près que, pour lui, c'était la toute dernière de sa vie. Il ne remettrait plus les pieds ici. Alors, il a vécu toutes les dernières fois de cette dernière journée : l'arrivée des élèves dans l'allégresse, l'installation de chacun à sa place (ou presque), les blagues des uns, les souvenirs déjà nostalgiques des autres, la récréation du matin, un peu plus longue que d'habitude, les jeux de société en classe, le repas entre collègues, et une après-midi à regarder un film en mangeant des bonbons...

Et comme ses élèves n'ignoraient pas que c'était son tout dernier jour, ils lui ont fait une surprise, chanté une chanson longuement répétée en cachette, offert des cadeaux et, plus émouvant encore, donné une affiche géante avec photos et petits mots d'adieu forts en émotion.

Et il est là, les bras ballants, dans cette classe qui fourmillait encore quelques minutes auparavant de rires, de larmes et de cris, devenue inerte. Une larme au coin des yeux, il contemple les stigmates d'une journée d'école pas tout à fait comme les autres, mais qui y ressemble quand même : les pelures de taille-crayon à côté de la poubelle, quelques papiers froissés, une règle oubliée... Mais il y a le tableau recouvert de mots et de dessins de toutes les couleurs. Des visages qui sourient, des MERCI, des « je ne vous oublierai jamais », un « vous êtes un maître qui déchire !!! », des prénoms... les derniers d'une longue série de plus de quarante ans. Il regarde tout cela pendant quelques minutes, un vague sourire au coin des lèvres. De toutes ces années, il ne gardera que le meilleur. Il hésite à effacer ce tableau, tenté de ne pas le faire lui-même... mais il n'a pas envie de laisser cela à quelqu'un d'autre qui n'estimera pas la vraie valeur de ces témoignages. Ce sont des cadeaux au même titre que les autres. Alors, sans volonté, il attrape la brosse et commence à effacer le tableau. Tout doucement, en relisant chaque mot avant de l'enlever. Il pense au *Cancro* de Jacques Prévert.

Il glisse dans son cartable sa trousse en cuir pleine de taches et sa règle. Range quelques feuilles dans sa chemise en carton et met le tout dans le sac. Le ferme en vérifiant les deux *clic*. L'attrape et rapproche sa chaise de son bureau. Puis il prend la direction de la sortie, l'unique porte de sa classe.

Il a passé presque vingt ans ici, dans sa dernière école. C'est tout un pan de sa vie auquel il dit au revoir. Il n'était pas pressé de prendre sa retraite. Il appréhende déjà la rentrée de septembre, quand il ne reprendra pas le chemin de l'école et qu'il saura que tous y retournent.

L'enseignement, c'était toute sa vie.

Alors, avant de fermer la porte sur sa classe et sa carrière, il regarde une dernière fois cette pièce où il a passé plus de temps que chez lui. Et ses souvenirs se superposent à la réalité. Il revoit les troussees disparues, les piles de cahiers, les ardoises qui ne sont plus ce qu'elles étaient, le tableau noir devenu vert. Et tous ses élèves. Il a toutes les photos de classe de ses années d'instituteur, alors il n'oubliera jamais leur visage. Il espère avoir compté pour eux (en tout cas, lui a appris de chacun d'eux), avoir contribué à leurs progrès, à leur avenir. Il n'a pas de fierté, juste le sentiment d'avoir fait de son mieux.

Après un dernier regard, il ferme sa porte.

Les autres enseignants sont déjà partis.

Il traverse la cour de récréation, épaules basses et regard sur le sol dessiné à la craie. Au moment de franchir le portail, il découvre un dernier message :
« Revenez nous voir, monsieur ».

OceanofPDF.com

C'était juste la dernière d'une longue série.
C'est presque devenu une habitude.
C'était juste une vérification de plus.

Après tout, il n'y avait pas de raison de s'inquiéter. Ni de se réjouir, évidemment. Ce truc, là, il faut le surveiller. Juste par précaution. « Surveiller », ça veut dire observer et mesurer. Être sûr que ça n'a pas grossi, qu'il n'y a pas de nouvelle ramification, que ça évolue bien. On n'en est plus à espérer que ça diminue. Depuis la fin du traitement, c'est assez stationnaire. Il faut juste s'assurer que « tout va bien ».

Et c'est le cas. Enfin, à peu près. On lui avait dit : « ça se nécrosera, la tumeur ne sera plus qu'un tissu fibreux, cicatriciel ». Mais en fait non : elle toujours bien vascularisée. Est-ce que ça veut dire qu'un jour elle se réveillera et croîtra ? Il faut juste croiser les doigts. Avoir confiance : ça n'arrivera pas.

Entre deux IRM, elle ignore presque sa locataire. Pas de politesse entre elles, juste une distance respectable. Elle n'a surtout pas envie de la nourrir. Dix ans comme ça... Mais quand arrive la date du contrôle, tout à coup, il y a des petites douleurs. Juste parce qu'elle y pense plus. C'est comme ça... ça fait partie des mystères : ce qui se passe dans le cerveau retentit dans le corps. Quand une vague inquiétude arrive et supprime l'indifférence, la tumeur en profite pour se rappeler à elle, comme pour lui rire au nez : « Ah ah, tu vois, je suis toujours là »... Et à chaque fois, c'est la même chose : le verdict rassure, et les petites douleurs nerveuses repartent comme elles sont venues. Tout s'endort.

N'empêche que c'est toujours bizarre, ce moment du jour J, où elle se retrouve dans le petit vestiaire. Elle se déshabille, enfille la tenue blanche transparente et attache les trois boutons en plastique. Attend celle ou celui qui viendra la piquer pour la future injection de produit de contraste. Cette personne lui pose toujours les mêmes questions, celles qui mettraient au

jour une contre-indication à passer dans la boîte : pas enceinte ? pas de métal ? pas d'éclat dans les yeux... ? Puis elles vont ensemble dans la salle d'examen, où trône l'imposante machine. Elle s'allonge, les bras étendus au-dessus de sa tête, avec dans l'une des mains la petite poire à presser en cas de problème. On lui met un casque sur les oreilles. Ce n'est pas pour écouter de la musique, c'est juste pour atténuer le bruit. Puis elle glisse dans la machine, comme une momie qui entrerait par le haut d'un sarcophage. Très vite, ça commence. Des sons aussi étranges que variés lui indiquent qu'on est en train de la découper en trois dimensions. La tumeur est l'objet d'innombrables clics en longueur, largeur et profondeur dans le but de la mesurer. Elle imagine toujours ces photos en lamelles comme des tranches au couteau, comme si on taillait ce truc, et chaque son est aussi comme un coup de poing pour réduire à néant la bête... Et en même temps, malgré le bruit et les questions, il y a toujours ce moment où elle pourrait presque s'endormir, parce que pour une fois elle se pose dans sa journée. La porte s'ouvre et deux mains invisibles viennent injecter le produit dans la veine, ce qui provoque comme une petite ébullition froide. Les mains repartent et quittent la pièce, et les sons reprennent de plus belle. Alors elle visualise le produit inonder son corps, comme s'il était fluorescent, et s'infiltrer dans la tumeur pour mieux la révéler. Elle sait que le radiologue observe tout sur ses ordinateurs derrière la vitre. Après, il viendra la voir pour lui rendre son verdict.

Cette fois-ci, justement, devant ses inquiétudes, il ne s'est pas contenté de lui dire trois mots dans le petit vestiaire où elle s'est rhabillée. Il l'a conviée dans la pièce où se trouvent les ordinateurs et lui a montré le presque film en noir et blanc que forment les tranches de tumeur mises bout à bout et dans tous les sens ; et pour lui prouver que non, ça n'a pas grossi, contrairement à ce qu'elle pourrait croire, il lui montre les images des deux IRM précédentes pour preuve par la comparaison. Elle le croit. Il est gentil, ce radiologue, il explique, il prend le temps. Elle loue autant l'humanité de ce médecin que la modernité de cette machine.

Alors elle est repartie, plutôt rassurée, en se disant : rendez-vous dans un an.

C'était il y a trois jours.

Il avait réussi, là où il avait dit « oui » tant d'autres fois.

C'était le signe qu'il était sur la bonne voie, peut-être même qu'il avait gagné.

Cela faisait plus de vingt ans qu'il répondait invariablement *oui* à cette question. Même les fois où il ne le voulait pas, au dernier moment ses lèvres articulaient O-U-I. Presque malgré lui. Et là, non. Peut-être parce que cette fois-ci c'était la bonne, c'était la vraie dernière fois qu'il arrêta... et qu'il n'allait pas arrêter d'arrêter comme à chaque tentative.

Pour une fois, deux semaines plus tôt, il n'avait pas annoncé fièrement, et pourtant réaliste : « C'est la dernière ». Pourquoi ? Parce qu'il ne le savait pas lui-même ! À vrai dire, il se souvient à peine de sa dernière cigarette. Encore une qu'il a fumée machinalement. S'il avait su que c'était la dernière, avec ou sans annonce officielle, il l'aurait allumée délicatement, dégustée religieusement, il l'aurait vénérée. Au lieu de ça, il l'a fumée comme toutes les autres, et puis il est allé se coucher. Au réveil, le lendemain, il était terrassé par un mal de gorge effroyable, comme il n'en avait jamais connu. Un truc assez violent pour ne pas pouvoir envisager d'en griller une ce jour-là. Plus de 40° de fièvre, l'homme était alité avec une angine carabinée. Le pauvre...

Le lendemain, ce n'était pas mieux. Imaginer la fumée de cigarette sur ses muqueuses à vif ne le tentait pas plus que la veille. Deuxième jour sans tabac.

Idem le surlendemain. Troisième jour sans tabac.

Il avait déjà fait trois jours sans tabac, évidemment. Il avait déjà « arrêté » plein de fois, en disant « C'est la dernière ». Mais il y avait toujours une nouvelle première cigarette. Tôt ou tard. Même une fois, après un mois d'arrêt, on lui avait posé la même question qu'il y a trois jours : « Tu veux une cigarette ? », et il avait dit *oui* ! Parce qu'il se disait « un mois sans cigarette, c'est gagné, c'est pas une seule... ». Bah si : il était retombé dans

le piège la tête la première. C'est là qu'il a su que la dernière devait vraiment être la toute dernière. Mais, malgré l'envie d'arrêter pour plein de raisons (le prix qui flambe, les dents qui flanchent, la santé qui va foutre le camp), il n'était pas parvenu à y renoncer à nouveau. Il se sentait perdant d'avance. Alors il ne fanfaronnait plus, surtout pas pour dire, comme quand il était plus jeune « j'arrête quand je veux ».

Mais bizarrement, là, c'était différent. Il se surprenait lui-même. Sa douleur était plus forte que son envie de nicotine. Elle lui avait laissé aussi le temps d'imaginer celle causée par un cancer de la gorge... Déjà trois jours de passés, alors il s'est dit : « Et si je saisisais l'occasion ? »

Cela fait donc deux semaines. Sa gorge se porte à merveille. Il a jeté ses paquets de cigarettes et même son briquet fétiche. Il gère ses pulsions et n'a pas dit à toute la Terre qu'il avait arrêté. Alors quand il s'est entendu répondre *non* à la question d'un fumeur qui lui proposait une cigarette, il a su qu'il avait remporté l'acte I de la bataille contre son addiction. Le plus gros était fait. En son for intérieur et très discrètement, il se félicitait de sa résistance nouvelle.

Tout ça grâce à une angine ! ... et à une certaine force de caractère dont il n'était pas peu fier.

Dès les deux premières notes, elle la reconnaît.
Elle ne l'écoute jamais volontairement.
Trop de souvenirs...

Mais là, dans sa voiture, elle ne zappe pas pour changer de station. Elle fait face sans même savoir pourquoi. La dernière fois qu'elle a entendu ce morceau de piano, sa mélodie vaguement mélancolique, ils étaient en voiture. Il avait le CD de l'album. Il l'aimait beaucoup, mais ça faisait longtemps qu'ils ne l'avaient pas écouté ensemble. Et puis là, cette fois-là, le piano fredonnait sa litanie enivrante pendant qu'il lui disait qu'il allait partir pour le Japon. Sans elle. Et définitivement. Pour « réaliser son rêve de gamin ». Mais sans elle. Elle ne faisait pas partie du rêve, elle ne fera pas partie du voyage. C'est tout, c'est comme ça. Et pas la peine de pleurer. Leur relation n'était pas vouée à devenir longue, il ne lui avait rien promis. Il ne faisait que dénouer un lien, avec une facilité déconcertante. Mais pour elle... c'était plus que ça. Ce n'était pas qu'une *relation*, c'était une *histoire*.

Alors évidemment, les notes résonnent amèrement dans la voiture. Et, évidemment, les larmes roulent aussi.

Cette musique qu'elle aimait, ce moment l'a gâchée. Elle sera toujours synonyme de cassure, de douleur, définitivement entachée par l'ÉVÉNEMENT. Elle a eu bien du mal à s'en remettre. Maintenant, ça va mieux. Mais ces larmes sont la preuve, s'il en fallait une, qu'elle ne sera jamais vraiment guérie... et que cette musique lui fera toujours mal.

Tout le monde a une chanson douloureuse. Ou même plusieurs. Une chanson qu'on a aimée à deux, qui symbolise une histoire commune ou un moment intense, et dont les bienfaits nous sont arrachés quand elle se termine... Et tout ça se rappelle à nous de temps à autre. Il suffit que surgissent quelques notes et l'on est catapulté dans le passé, violemment ou bien avec une douce nostalgie.

La prochaine fois qu'elle l'entendra, elle ne l'écouterà peut-être pas. Ou alors, si. Et peut-être qu'elle ne pleurera pas. Peut-être même qu'un jour elle l'écouterà dans une relative indifférence, ou même un jour encore plus lointain, avec un vague sourire aux lèvres, en pensant plus à la musique elle-même, pour ce qu'elle est : un magnifique morceau de piano.

OceanofPDF.com

Elle s'en souvient bien.

Ils étaient en vacances tous les deux.

Elle ne pensait pas que ce serait la dernière fois.

C'était il y a deux ans. Ils étaient partis dans le sud de la France pour un séjour « en amoureux ». Quelques jours pour échapper au quotidien, au travail, aux enfants, à la routine. Des vacances pour les relier, les remettre en selle, les ressouder. Être jeunes parents, ça vous essouffle un couple. Enfin, ça peut.

Elle y croyait. Elle était persuadée que ces journées entre farniente et visites, balades et repas au restaurant auraient le goût de leurs débuts et raviveraient peut-être même (soyons fous) le feu de la passion. Cela faisait quelques mois qu'ils s'éloignaient un peu. Pour ne pas dire quelques années. Les nuits en pointillés, les couches, les pleurs, les questionnements éducatifs couplés aux soucis de travail ou d'argent ont quelque peu mis à mal leur amour et la magie des premiers temps a cédé la place à une routine dévorante, plus angoissante que rassurante.

Bref, ils avaient besoin de se retrouver. C'est elle qui avait préparé tout le séjour, échafaudé le programme, réservé les nuits d'hôtel... tout. Il s'était laissé porter toute la semaine, et l'avait remerciée à la fin avec ce précieux « je t'aime » qu'elle n'avait pas entendu depuis quelques semaines.

Elle était revenue rassurée.

Et puis, le quotidien avait repris, avec ses lois drastiques, les enfants trop tyranniques, le travail trop présent. La vraie vie, quoi : pas toujours drôle.

C'était il y a deux ans, et depuis il ne lui avait jamais redit *je t'aime*. Au début, il disait parfois juste « moi aussi » quand elle le lui disait. Et puis, plus vraiment. Elle se disait que ce n'était pas grave, que ça ne voulait pas dire qu'il ne le pensait pas... que les preuves d'amour ne se situent pas juste dans ces petits mots... Et puis, après, elle ne savait plus trop si c'était juste ça. Et elle se triturerait l'esprit à se demander s'il l'aimait toujours, s'il

l'aimait vraiment ; pire, s'il n'en aimait pas une autre. Et s'il restait juste avec elle parce qu'ils s'étaient dit *oui*. Jusqu'à quand ?

En attendant, elle... attend : elle ne lui dit plus *je t'aime* non plus. Elle attend qu'il le lui dise. Un jour, peut-être.

OceanofPDF.com

... qu'elle a passé l'aspirateur

C'était il y a deux heures.
Et c'est déjà sale.
Il faudrait recommencer...

Comme chaque samedi, elle a fait toutes les pièces de la maison : 140 mètres carrés de meubles à dépoussiérer, de carrelage et de parquet à aspirer et serpillier. Tout ça pour quoi ? Pour qu'une heure plus tard, le chien entre avec ses pattes sales dans la pièce principale et qu'on puisse suivre ses traces du salon à la cuisine, traces qu'il parsème des poils qu'il perd. Re-aspirateur, re-serpillière... Et puis quoi encore ?

Elle n'en peut plus. Personne dans la famille ne respecte son travail. C'est à qui fera le moins attention. Elle est un peu la bonne de la maison. Celle qui doit faire les courses, la cuisine, la vaisselle, le ménage, les lessives... Son mari est à l'ancienne (il ne l'aide en rien), ses enfants sont *j'm'en-foutistes* (ils ne l'aident guère plus), et les animaux... des animaux : forcément insensibles à ses problèmes domestiques.

Elle en a assez de cet éternel recommencement des tâches ménagères. Sitôt fini, il faudrait recommencer par le début. Pareil pour le linge. Pareil pour la cuisine. Toujours se demander quoi cuisiner, et puis faire avec les goûts et intolérances de chacun. Les joies de la femme au foyer... qui en plus travaille !

Elle n'en peut plus. Elle pense à faire grève. Qu'ils se démerdent, tous ! Ils vont comprendre...

C'était il y a quatre ans.
Ça s'est mal terminé.
Depuis, elle ne peut plus.

Elle était pressée (on est toujours trop pressé, dans ces cas-là). Elle allait être en retard au travail. Elle ne pouvait pas se le permettre. D'habitude elle mettait quinze minutes, et là elle en avait douze pour faire le trajet. Elle devait donc gagner trois minutes. Cela faisait quelques kilomètres/heure de plus sur le compteur. Mais bon... elle était sûre d'elle. Elle disait toujours ça quand elle roulait - trop vite, d'ailleurs, aux yeux de certains : « Je gère ». Sauf qu'elle n'a rien géré.

Musique à tue-tête, à presque 110 sur la départementale, elle a mis du temps à décélérer à l'arrivée dans le village. Et puis, de toute façon, elle ne roulait jamais à 50 dans les villages qu'elle traversait à cette heure-là. A quoi bon ? Il n'y a jamais personne dans ces bleds paumés. Bref, un bon 70, ça le fait encore. Pas de quoi perdre le permis, alors au pire...

Elle avait le soleil de face, aussi. Ce n'est pas une raison, mais ça explique qu'elle n'ait rien vu. En effet, elle était éblouie, et elle aurait dû d'autant plus ralentir. Oui... elle aurait dû. Mais elle était en retard. Elle n'avait pas le temps de ralentir, pas le temps d'être raisonnable. Pas le temps d'être une bonne conductrice. De toute façon, c'était le dernier des cadets de ses soucis, être une bonne conductrice, soucieuse des autres, respectueuse du code de la route, du code civil, de tous les codes. Rien à cirer. Elle était EN RETARD, merde, quoi.

Donc elle ne les a pas vus. À cause du soleil. Ou de la vitesse. Ou de l'inattention. De tout ça à la fois. Elle les a tamponnés, comme une boule de bowling qui percute deux quilles et qui les fait basculer, qui les projette au sol. Elle a freiné, trop tard, hurlé, en vain. Elle s'est garée, secouée de tremblements, de gémissements de peur, d'horreur... Elle avait juste entraperçu deux ombres de taille indéfinie, mais trop tard. Elle est sortie de sa voiture en pleurant, titubant vers ce qu'il restait des ombres.

Heureusement, elles respiraient encore. Heureusement, les enfants dont c'étaient les ombres ne sont pas morts. Mais par quel miracle ? Et surtout, l'un des deux est handicapé depuis...

Depuis ce jour, elle ne peut plus travailler. Elle ne peut plus conduire. Elle peut à peine monter dans une voiture ni se regarder dans une glace. Parce qu'elle est coupable. Responsable et coupable. Et qu'elle ne se pardonnera jamais la légèreté de sa conduite.

OceanofPDF.com

Ils y allaient souvent.
Mais ce soir-là, tout avait été différent.
Elle aurait voulu être ailleurs.

Ce soir-là, comme beaucoup d'autres soirs, il l'avait emmenée manger dans leur restaurant favori. Ils le connaissaient par cœur, n'avaient pas besoin de regarder la carte pour passer commande. Lui adorait venir ici (elle, un peu moins, à force) et mangeait toujours la même chose. La routine, chez lui, était même gastronomique. Il parlait, parlait, parlait de l'hôpital et de ses opérations du jour, comme tous les soirs de tous les autres jours. Il ne manquait pas de lui raconter sa journée avec force détails, ce qui n'était pas toujours très approprié au moment du repas. Il n'avait jamais compris que l'entendre parler de bistouri et d'hémorragies ne contribuait pas à la mettre en appétit... Elle s'était quelque peu habituée à ces récits médicaux et techniques, mais aurait tant aimé qu'il joue une autre partition !

Ainsi était leur vie. La routine était parfois parsemée de vacances, jolis séjours à l'autre bout du monde qui insufflaient dans son esprit le sentiment d'avoir une vie privilégiée et heureuse... forcément. Mais ce soir-là, elle ne pouvait s'empêcher de pousser de profonds soupirs intérieurs. Elle tentait de déconnecter son cerveau pour se concentrer sur ses papilles. Malgré ses efforts, elle n'avait pas d'appétit. Elle le regardait sans l'entendre, comme si ses paroles l'assourdissaient. Tout à coup, au détour de ce repas comme les autres, une révélation s'immisça en elle : elle s'ennuyait.

Elle s'ennuyait avec lui. Il remplissait par ses paroles le vide de leurs conversations à sens unique. Elle ne parlait presque pas, de toute façon ce qu'elle disait ne lui semblait pas intéressant, ni à elle, ni à lui. Ses journées n'étaient-elles pas insignifiantes ? Lui sauvait des vies, elle comblait son temps libre. Il ne lui arrivait jamais rien de nouveau, rien d'inattendu. Tout était ordinaire. Creux. Vide. Désespérant. Cela lui apparut ainsi, ce soir-là, comme un coup violent porté sur sa tête.

Plus tard dans la soirée, elle était au lit avec lui. Pendant qu'il s'agitait sur elle, elle regardait le plafond, les yeux grands ouverts, comme encore sous le choc de la révélation de son ennui. Il lui apparaissait qu'elle était à l'extérieur de son corps. Aucun désir, aucun spasme. Inerte, il ne répondait plus. Oui, son corps s'ennuyait aussi. De toute façon, cela faisait des années qu'elle n'avait plus le cœur à ces choses-là. Toujours les mêmes gestes, dans le même ordre et le même temps, avec les mêmes mots, et dans la même position... Elle attendit, comme tant d'autres fois finalement, qu'il ait fini. Son grognement final, immuable et désespérément banal à force d'avoir été entendu à l'identique pendant vingt ans, provoqua un soulagement chez elle. Elle n'avait même pas eu le courage de simuler.

Il s'était endormi trois minutes plus tard. Elle, non. Pour la première fois peut-être, elle avait analysé sa vie, son passé, son présent, ce qu'elle était devenue. « Rien » était le seul mot qui lui venait à l'esprit, comme une révélation tranchante, comme une sanction dans le vif. Sa vie était parfaite, oui, parfaitement lisse, sans rien qui dépasse... mais sans surprise, sans changement, sans nouveauté. Tout semblait tracé. Une vie sur des rails, dans un train qui l'emmenait vers une destination choisie il y a trop longtemps. Elle s'ennuyait profondément. Son quotidien vide était le symptôme d'un mal sourd qui l'enfonçait dans un tourbillon qui risquait de la noyer, un ennui en forme de dépression intérieure. Elle s'était rendu compte que tout ce qui brillait autour d'elle était affreusement terne, poli par des années vides de sens, entraînées dans le courant d'une onde sociale et familiale à l'apparence parfaite. Elle s'était éteinte dans cette vie-là. Il fallait réagir. Tenter de remonter le courant, de modifier le cours de sa vie, le tracé des voies, la destination du train.

Aujourd'hui, sa vie a changé. Et tout est parti de ce dîner au restaurant !

C'était peut-être pour la toute dernière fois.
En tout cas, c'est ce qu'elle s'est dit en y allant.
Ils l'avaient prévenue, mais ça lui a fait un choc quand même.

Ils lui avaient dit « il a pris vingt ans ». Vingt ans en quelques semaines. Elle y est allée la boule au ventre, avec appréhension. Pour se dire « au moins, je l'aurai vu une dernière fois ». Sinon l'avant-dernière, il y avait presque deux ans, aurait peut-être été la dernière. Bref.

Elle y est donc allée, puisqu'à deux reprises, alors qu'elle l'avait invité, il n'était pas venu. Leurs relations ont toujours été complexes, faites d'absence, de distance, de silences et de non-dits. C'est un taiseux. Un taiseux que la dépression n'a pas arrangé et à qui la vie a beaucoup pris, parce qu'il n'a pas su retenir. Quand elle était petite, il avait tout. Il n'a plus rien.

Il a soixante-six ans, il en paraît vingt de plus quand il s'avance vers elle à tout petits pas difficiles. La faute à l'opération qu'il vient de subir ? Peut-être, ou pas... La faute à la vie qu'il a subie, et qu'il traîne derrière lui. Dans la sienne, il a souvent fait les mauvais choix. Il a parfois invoqué la malchance, s'est posé en victime du destin, mais au final il a surtout fait les mauvais choix, et décidé de s'en remettre à deux gourous : l'alcool et la cigarette. De mauvais conseillers, qui gangrènent l'existence autant que le corps. La santé, c'est quand ça ne va pas si mal. Sauf que la santé est loin. Les ennuis s'accumulent, entre séjours à l'hôpital et opérations de sauvetage... jusqu'au jour où ce sera le dernier.

Et elle en est malade de se dire que cet homme, qui ressemble à un clochard, à un vieillard qui porte sur lui le masque de l'alcoolique, est son père. Elle a honte d'avoir honte, et surtout elle a mal au cœur. Mal de se dire que c'était peut-être la dernière fois qu'elle le voyait, mais qu'il n'y a pas grand-chose à faire pour lui... qu'il a gâché sa vie, et qu'il le fera jusqu'au bout.

C'était la dernière fois, mais ça ne sera peut-être pas la toute dernière fois...
qui sait ?

OceanofPDF.com

C'était fin août.

Elle s'en rappelle comme si c'était hier.

Ils ne se sont rien promis.

Ils avaient passé un bout de l'été ensemble. Elle, dans la maison de vacances de ses grands-parents. Lui, au camping *Les Goélands*. Il faisait partie d'un groupe de jeunes, mixte mais à dominante de garçons. Ils s'étaient rencontrés, basiquement, sur la plage. Elle était avec sa cousine depuis le début du mois de juillet et elles commençaient à désespérer : leurs séances de bronzage et de baignade se soldaient toujours par une rentrée bredouille à la maison (aucun garçon intéressant pris dans leur filet), et des sorties le soir juste à deux. Et puis, le groupe était arrivé. Des jeunes partis en vacances avec leurs parents respectifs, mais vivant en totale indépendance. Dix-sept ans de moyenne d'âge, comme elles. Une aubaine. Rapidement, le groupe avait assimilé le duo et, de regards en sourires, de sous-entendus en rougeurs, ils s'étaient rapprochés. D'abord, assez timidement, puis plus du tout.

Il l'avait embrassée par surprise, alors qu'ils sirotaient une bière, dans la douceur du troisième soir. Elle avait ri, mais en fait elle était déjà complètement sous le charme, avec les jambes qui grelottent et les mains moites. De toute façon, elle en était sûre : elle était tombée amoureuse de lui dès qu'elle avait croisé ses yeux bleus et son sourire craquant. Alors, quand il avait montré un intérêt envers elle, plus que pour sa cousine à la poitrine généreuse, elle n'avait plus pensé qu'à lui. Le jour, la nuit, dans autant de rêves nocturnes que de songes éveillés, avec un sourire béat au coin des lèvres. Manque d'appétit, réponses à côté des questions posées... personne ne s'y était trompé, pas même son grand-père, presque ému de son émoi. Bref : elle était amoureuse pour la première fois de sa vie. Il était beau, il était sexy, intelligent quand même, et dans ses yeux elle se sentait belle.

Ils passaient beaucoup de temps avec les autres, mais autant rien que tous les deux. C'est dans ses bras qu'elle a découvert le corps masculin dans toutes ses composantes et dans sa vérité. C'est avec lui qu'elle a surpris la puissance inattendue de fougueux baisers. C'est avec lui qu'elle a éprouvé du désir pour la première fois, et l'envie d'aller plus loin. Qu'il avait aussi. Donc c'est avec lui qu'elle l'avait fait. Oui, sa première fois, dont elle se souviendrait toute sa vie, c'était avec lui. Elle ne le regretterait pas.

D'ailleurs aujourd'hui, elle y pense encore... Et surtout elle repense à ce baiser, leur dernier baiser. Quand il a dû repartir, que ses parents l'attendaient dans la voiture et que sa petite sœur pestait pour l'embêter. Mais ça n'avait pas gâché leurs adieux. Il s'était éloigné d'eux pour mieux lui dire au revoir. Au revoir, ou adieu... ils ne se sont rien promis. Ils n'avaient pas envie de gâcher leur amour d'été par des questionnements et des discussions inutiles dans l'année scolaire ; de s'envoyer des messages, qui se seraient taris ou alourdis de reproches. Quoi qu'il en soit, son cœur se serre toujours à penser à lui, et elle ne peut s'empêcher de souhaiter qu'il reviendra l'été prochain. Après tout, il sait où la retrouver. En attendant, elle espère, et se souvient...

C'était hier.

Une fois de plus, une fois de trop.

Elle se promet de ne plus recommencer.

Chaque fois, c'est la même chose : elle se promet de gérer, de se restreindre, au moins de « faire attention ». Et chaque fois c'est pareil : elle mange plus que de raison, elle perd le contrôle et à la fin, elle culpabilise.

Éternel scénario que ces réjouissances programmées. Avant même d'y être, elle sait déjà comment l'histoire va s'écrire et se finir. Elle arrivera le mental volontaire, avec un peu de fierté et pleine de courage pour affronter les montagnes de calories déguisées dans chaque mets et chaque gorgée de boisson. Et, prise dans le tourbillon de la fête, des discussions enlevées, du charme de la soirée, sa main ira cueillir sur le buffet toujours plus de victuailles qu'elle goûtera chaque fois avec plaisir. Un plaisir coupable – quoique, sur le moment pas vraiment. Le plaisir du goût, du mélange des saveurs, la joie des papilles court-circuitent son cerveau : c'est trop bon ! et ce n'est tellement pas le moment de se réprimander.

La culpabilité vient trop tard. Quand l'estomac vient crier un « stop » retentissant car il ne peut plus rien avaler, quand les vêtements la serrent trop en fin de soirée, quand elle se rend compte qu'elle est à la limite de rendre son repas... et le lendemain, quand la balance l'insulte en lui disant : « Pauvre conne, tu n'as vraiment aucune volonté ». Alors, elle se dit qu'elle est nulle, que ses kilos accumulés en sont la preuve, qu'elle grossit à vue d'œil et qu'elle est vouée à devenir obèse. Juste parce qu'elle mange trop, et qu'elle n'arrive pas à manger moins dans toutes ces situations festives qui sont autant de monstres tentateurs. Il faudrait rester chez soi, se couper de toute vie sociale, et festoyer seule avec des Wasa Fibres et du concombre.

Et si la prochaine fois, elle arrivait à ne pas manger trop ? Et si pour une fois, elle pouvait relever le défi ? Alors, elle se promet qu'elle y arrivera. Que son esprit sera plus fort que son palais.

OceanofPDF.com

Cela faisait des mois qu'il faisait Nice-Paris, Paris-Nice.

C'était donc le dernier trajet.

Après, la vie allait prendre un cours différent, mais cela a dépassé le prévisionnel.

Des mois qu'ils se voyaient chaque week-end. Les relations à distance, ça use un peu le porte-monnaie. Et puis c'est difficile à vivre. Voilà ce que c'est de se rencontrer en virtuel sur les sites de rencontres... Elle lui plaisait, il lui plaisait, alors après de longs échanges de mails, des heures au téléphone, évidemment ils s'étaient vus en vrai. Et la réalité avait fait le reste : ils s'étaient plu réciproquement même face à face. Alors, ils avaient bouleversé leurs emplois du temps, pour s'inventer une vie de couple à distance et une certaine routine, jusqu'à n'en plus pouvoir : trop de manque la semaine, sans parler des week-ends qu'ils ne pouvaient pas toujours partager. Finalement, ils étaient vite arrivés à cette décision : il fallait s'installer ensemble. Évidemment, c'était si simple ! C'était lui qui monterait sur Paris et qui lâcherait son poste à Nice. Il trouverait bien un travail dans l'informatique.

Et donc, c'était le dernier trajet en train avant son déménagement. Tout était prêt : préavis envoyé en recommandé, cartons faits, suivi de courrier organisé. Bref : le dernier trajet en train avant qu'il ne monte à la capitale en camion avec tout ce qu'il avait voulu garder de sa vie d'avant. Simple formalité.

Sauf que ce trajet-là ne s'est pas passé comme tous les autres. Il était assis dans un carré, et en face de lui s'est installée une femme pas comme les autres. En tout cas comme aucune autre que lui avait croisée. Elle l'a subjugué de suite. Envoûté, ensorcelé, hypnotisé. Au point qu'à l'arrivée sur le quai, à la gare de Nice, l'amour pour l'autre avait fui de son cœur chamboulé. Au point qu'il se demandait ce qu'il faisait là. Désorienté, déboussolé, navré.

Il est rentré chez lui, dans cet appartement qui ne serait bientôt plus à lui, a contemplé l'amas de cartons comme dans un cauchemar en se demandant comment il avait pu en arriver là. Et en pensant à la femme du train. Même s'il ne la revoyait jamais, elle lui avait révélé l'impensable : il n'aimait pas, ou pas assez, celle avec qui il allait vivre. Il devait donc tout annuler. Retrouver ici un travail et un logement, et peut-être un jour l'amour, qui sait ?

Voilà comment un simple trajet en train avait tout changé... Voilà comme la vie vous envoie des messages inattendus.

OceanofPDF.com

Son prof croyait qu'elle avait triché.
Il lui avait collé un zéro pointé.
Elle n'était pas prête à l'assumer.

Il faut dire qu'elle faisait partie des élèves (presque) « modèles ». Sans être une intello au sens péjoratif du terme, elle était sérieuse et travailleuse, soucieuse de plaire à ses professeurs sans pour autant se mettre au premier rang et lever la main tout le temps. Elle avait plutôt des bonnes notes, parfois d'excellentes, parfois de moins bonnes (ah, le sport...). Elle était aussi bavarde, mais c'était de naissance, alors...

Et donc, ce jour-là, elle avait rendu sa copie en anglais. C'était un travail à faire à la maison. Il fallait faire un descriptif touristique de leur ville. Elle s'était aidée d'un dépliant existant, en français, pour le traduire. Cela n'a pas plu à son professeur, qui y voyait sans doute un texte trop parfait pour être honnête. Il lui a rendu son contrôle quelques jours plus tard, avec ce gros zéro souligné deux fois. Elle en avait rougi jusqu'à la racine des cheveux. Un zéro, cela ne lui était pas souvent arrivé... jamais, de mémoire. Elle s'était décidée à le cacher à sa mère. Facile : il suffisait de dissimuler ladite feuille... et de l'oublier. La honte était plus forte que les scrupules.

Cependant le relevé de notes dans le carnet de correspondance était lui bel et bien entaché de ce monstrueux zéro pointé... et à faire signer. Ni une ni deux, pour la première et dernière fois, elle prit le risque inconsidéré de le masquer sous une couche de blanco avant de présenter le tout à sa mère, qui orna le bulletin d'une signature facile à contrefaire (ce qui d'ailleurs fut fait une autre année, pour ne pas devoir éponger la honte d'avoir oublié, par trois fois, de faire signer son carnet). Et le lendemain, pas fière, elle remit le zéro dans sa case. Ni vu, ni connu.

Elle ne s'en vanta que quelques années plus tard, preuve de sa grande honte, qui en ferait sourire plus d'un.

OceanofPDF.com

C'était en famille.

C'était la dernière fois.

Ils le savaient tous les deux, plus ou moins.

Il lui avait annoncé quelques semaines plus tôt qu'il pensait à la quitter. Lui avait laissé peu d'espoir, mais assez pour qu'ils partent en vacances à cinq comme tous les ans à cette période. Une once d'espoir pour « essayer », pour y aller quand même, pour se donner le courage de vivre cette dernière semaine à l'étroit dans une caravane sans que cela se finisse en pugilat. C'était sans doute « pour les enfants ». Elle a vaguement cru que peut-être il y aurait un sursaut chez lui, un plaisir d'être à ses côtés, de partager ces temps en familles, une envie de redonner une chance à leur couple, comme s'il pouvait se ressaisir au contact de jours heureux en famille. Lui savait bien que ce n'était qu'une mascarade qui tenait plutôt de la pièce de théâtre. Son cœur était déjà ailleurs. Elle l'ignorait.

Elle voyait bien qu'il n'y mettait pas beaucoup du sien, qu'il avait la tête ailleurs. Mais elle vivait chaque instant avec la fébrilité propre aux dernières fois conscientes. L'espoir était mince, en effet. Alors même si la semaine s'était « bien » passée, entre balades à vélo, pêche à pied, flâneries sur le port et glaces, elle avait pris, goûté, analysé chacune de ces dernières fois et les avait recueillies dans sa mémoire interne, pour mieux les retrouver après, comme pour se nourrir de ces derniers plaisirs amassés. À l'heure qu'il est, ils sont devenus autant de doux souvenirs que de couteaux tranchants. Ils lui font du mal. Ils ne sourient pas dans sa tête.

Elle se rappelle encore des vêtements qu'ils portaient, des menus qu'ils ont partagés, des sourires qu'ils ont échangés, des larmes qu'elle a versées, de la nostalgie qui pointait déjà. Des discussions en boucle, au son des « pourquoi », de ses haussements d'épaules à lui, de ses raisons trop vagues et trop étranges pour être honnêtes.

Elle se souvient du trajet retour, avec les enfants contents et ses déceptions à elle. Ils ne s'étaient pas retrouvés. Il n'y aurait pas d'autres vacances.

Elle sait qu'elle repensera encore longtemps à ces dernières vacances... comme à toutes leurs autres dernières fois. Dernier repas ensemble à la maison, dernier câlin, dernier baiser, dernier cadeau, dernière dispute, et premiers doutes... jusqu'à ce qu'elle tombe sur le premier mail qu'elle n'aurait pas dû lire. Il a sonné comme un deuxième coup et a terni d'un goût amer toutes les dernières fois vécues, dont ces fameuses vacances à la mer. Elles les voulaient belles autant qu'elles pouvaient l'être, elles étaient enlaidies après coup par la présence d'une autre tapie dans l'ombre, et l'envie qu'il avait d'être avec elle. C'était la première fois qu'elle se sentait trahie.

OceanofPDF.com

Cela arrivait assez souvent, des petites frictions sans importance.

Ce sont des filles...

Mais là, c'était différent.

Elles étaient dans la même classe entre le CE2 et le CM2, et se sont retrouvées dans le même petit collège rural. Elles étaient de bonnes copines, sans se prétendre des amies. Faisaient partie du même groupe. Un vrai groupe de filles, qui parle de musique, de mode, et surtout des garçons ; qui discute, qui se dispute parfois. Ça fait des histoires, sur la cour de récré, mais c'est classique. Déjà en maternelle, elles allaient trouver les maîtresses pour se plaindre. « Elle m'a tiré la langue / Elle a dit « ton cartable est moche » / Elle ne veut plus être ma copine. » Classique...

Au collège, les motifs de dispute ont un peu changé, le groupe se scindait parfois en mini-clans, se reformait, se resoudait, et se redivisait... Elles étaient un ensemble qui ne pouvait pas s'entendre en entier. Il y avait en son sein de vraies amitiés, des petites jalousies, des rivalités... des liens forts entre certaines, des incompatibilités entre d'autres, des tensions dues à des demandes d'exclusivité (« si tu es ma copine, tu ne peux pas être copine avec elle »). Tous les jours, c'étaient des histoires de cour de récré relayées sur les réseaux sociaux. Ça se cherchait, ça se trouvait. Les adultes, profs et parents, ici comme ailleurs, étaient assez impuissants.

Cette dispute-là a été la dernière, la décisive, celle qui a pulvérisé le groupe improbable qu'elles formaient jusqu'alors. Il manquait juste une étincelle pour le faire exploser. Et l'étincelle s'appelait Maxime. Il était devenu le petit copain de l'une, pendant quelques jours. C'était un peu un trophée, ce garçon. Il était *so cute*. Forcément, celle qui l'a eu s'est attiré la jalousie et les foudres des autres groupies, et n'a pas réussi à le garder longtemps. Rapidement, une autre du groupe a su suffisamment y faire pour qu'il détourne ses yeux et sa bouche sur les siens. Et c'en a été fini de la « belle » entente. Tout a volé en éclats, le groupe était dans la tourmente. Les

insultes, les coups bas polluaient les cours et les récréations... Le conflit se donnait en spectacle sur les réseaux sociaux. Chacune y allait de son avis, de ses mots, de ses prises de position, de la violence de ses réactions. Ça balançait dans tous les sens. Règlements de comptes version XXL ; la bataille est devenue une guerre ; les adultes se sont trouvés spectateurs abasourdis d'un lointain échange qui leur échappait en grande partie et sur lequel ils n'avaient ni grande visibilité ni prise.

Il a fallu du temps et beaucoup de diplomatie pour que l'affaire se calme et s'étouffe.

Depuis, le groupe est devenu un triptyque de clans (les pour, les contre, les neutres) qui s'ignorent au mieux. À l'intérieur de chacun, et presque au quotidien, il y a toujours de petites anicroches, des petits conflits larvés, des sourires en trompe-l'œil, des regards médisants. Ce sont des adolescentes, forcément un peu à vif, un peu ambivalentes et pas toujours conscientes de la portée de leurs mots.

C'était dans la forêt, près du lac.
Elle se sentait bien.
Et puis...

La course à pied, c'était son truc. Malgré son manque d'endurance, malgré ses kilos en trop. Avec un peu d'entraînement, une à trois fois par semaine, elle faisait maintenant ses dix kilomètres sans difficulté. Et elle adorait ça. Connectée à la musique qui pulsait dans ses oreilles et lui donnait le tempo, connectée à sa montre GPS et à son appli. Sport, plaisir, santé, le tout sous forme d'un jeu, celui de « je ferai mieux que la fois précédente (plus de kilomètres, plus de relief, moins de minutes, moins de souffrance) ». Quand elle courait, elle se sentait bien, elle se sentait vivante. Elle aimait l'effort, le sentiment que son corps répondait bien, qu'il obtempérait sans rechigner, qu'elle avait le dessus, en quelque sorte. Elle aimait que ce soit dur, mais qu'elle y arrive, qu'elle s'essouffle mais qu'elle respire encore mieux après, qu'elle soit fatiguée parce que la course avait été longue et belle, profitable. Elle aimait repousser ses limites, se lancer des défis. Courir, tout simplement, une foulée après l'autre.

Chaque inspiration nourrissait chacune de ses cellules, apportait du bien-être et insufflait de la vie.

Et puis, il y a eu cette dernière course, dans la forêt. Elle venait après une pause liée à certains soucis de santé. Quelques tensions, beaucoup de surmenage, des douleurs dans les articulations, et surtout au niveau de la colonne vertébrale. Pas bon signe... Mais elle voulait y aller quand même. Elle est partie à petites foulées. C'était la reprise, il fallait y aller doucement. Mais même doucement... non, cela n'a pas été probant. Au bout d'à peine un kilomètre, de telles douleurs en bas du dos qu'elle s'est arrêtée net. Elle a dû se résoudre à poursuivre en marchant. Et même en marchant... ses pas étaient petits, raisonnables, asymétriques, scandés par des décharges électriques qui ne permettaient pas d'aller plus vite. Mauvais signe.

Son médecin lui a prescrit des séances de kiné. Celle-ci a été formelle : la course à pied, ce n'est plus pour elle. Sa colonne, ses lombaires, ses cervicales lui seraient reconnaissantes de ne pas s'y remettre. Cela ferait plus de tort que de bien.

Alors elle est là, résignée, mais finalement pas vraiment résolue à se dire que c'était en effet la dernière fois qu'elle courait, et qu'elle ne connaîtrait plus jamais l'ivresse de la course, les endorphines qui se libèrent, la joie du corps qui souffre un peu mais pas trop, le bien-être qui coule dans les veines en musique, le plaisir du mouvement... Elle n'arrive pas à se dire que tout cela est derrière elle. Et elle pense... à tous ces gens qui perdent l'usage de leurs jambes et qui ne peuvent plus se tenir debout. Elle se dit qu'au fond elle a quand même de la chance, et qu'à défaut de courir, elle peut marcher. Et même nager, danser... bouger.

OceanofPDF.com

C'était en 2002.
Un sursaut citoyen.
Il n'y avait pas le choix.

Quand il était jeune, il y croyait. À une société plus juste, à la résolution des problèmes, au travail pour tous... Idéaliste. Utopiste. Naïf, finalement. Maintenant, la politique, ça le gave. Ils sont tous pareils, il n'y en pas un pour rattraper l'autre, et les débats politiques ressemblent à des bagarres de cour de récré. C'est à qui fait le plus beau discours, qui harangue les foules à qui mieux-mieux... Au final, c'est pareil. Les politiques ont un ego surdimensionné et ne rêvent que de pouvoir. Pour la plupart, ils sont pétés de thunes et bien loin de la réalité des gens. Ne connaissent pas le prix d'une baguette, ne vivent pas dans le même monde que nous. Sans parler des « affaires » pour lesquelles aucun parti n'est épargné. Tous les mêmes... Sitôt élus, sitôt critiqués. Les non élus critiquent. L'opposition s'oppose. C'est le jeu, mais elle n'aurait pas fait mieux. Elle n'aurait pas arrêté Irma... elle n'aurait pas mieux géré... Mais elle se fait le jeu facile de la critique. Elle hue les idées qu'elle a eue elle-même avant. C'est la guéguerre entre les partis, de tous les côtés, et au sein même des partis. Ils ne savent pas s'entendre, ils veulent tous battre et gagner, écraser les autres et s'enorgueillir d'avoir de bonnes idées, meilleures que le voisin. Alors que la plupart du temps elles sont irréalistes, donc irréalisables. Dans cinq ans, on en prend un autre et ce sera différent. Mais pareil, au fond. Bref. Lui, il ne vote plus. Il fait front s'il le faut. Mais la politique politicienne, il la fuit : les débats, il ne les écoute pas après dix minutes ; les discussions, il les évite ; les polémiques, il s'en fout. Il a ses opinions, mais ne les étale pas. Il n'aime pas la politique. Point barre.

OceanofPDF.com

Elle en avait depuis quelques temps.
Elle attendait la preuve irréfutable.
Elle l'a eue.

Des mois qu'elle en avait, des doutes. D'abord une pensée, fugace et volatile, aussitôt chassée par la confiance ; puis, une question, presque tout aussi légère ; après, de petits doutes, vaporeux, pas méchants ; ensuite, une intuition formelle et l'envie de chercher des indices ; enfin, le constat, amer et violent. La dernière fois qu'elle a eu des doutes a mené à la preuve irréfutable qu'il la trompait. Les doutes avaient cédé la place à la certitude. Les premiers doutes sont venus sous la forme de « et si »... Et s'il avait rencontré quelqu'un, et s'il y avait une autre femme, et s'il la trompait, et s'il la voyait vite fait entre midi et deux, ou après le travail, dans n'importe quel trou de son emploi du temps... ? Et si ce n'était pas si concret, mais juste des discussions par écran interposé, et s'il ne l'avait jamais vue mais qu'elle emplissait ses pensées ? Et s'il y en avait plusieurs et qu'il les consommait via des sites de rencontres géolocalisés ? Et si ses déplacements professionnels réguliers lui permettaient de mener une double-vie, et s'il avait même un enfant caché ? Elle avait vu tout ça dans des films, et elle s'en faisait à merveille.

Un jour elle a su. Elle était sûre qu'il la trompait. Intuition féminine. Restait à savoir qui, quand, comment, où, depuis combien de temps. Elle s'est mise à inspirer fort dans son cou, à traquer un cheveu suspect, à lorgner sur son portable, à observer son attitude générale. N'était-il pas trop gai, là ? Ne la désirait-il pas plus, ou moins ? Ne souriait-il pas à son téléphone à la lecture de messages qu'elle ne pouvait pas lire et qui n'étaient, évidemment, pas d'elle ? D'ailleurs, elle le savait, la réponse se trouvait dans cet engin de malheur. Comme par hasard, il le laissait moins traîner, comme par hasard il était bardé de mots de passe en tous genres, comme par hasard il ne le lui montrait plus vraiment...

Alors, elle a voulu attaquer de front. L'a questionné. Il a ri, a fait l'offusqué. Comment pouvait-elle imaginer un truc pareil... Et la confiance ? Justement... Mais il a tellement bien joué qu'elle est tombée dans le panneau. Une fois. Et encore une autre. Et encore une autre.

Parfois, elle se demandait si tout le monde n'était pas déjà au courant. Elle devinait des semblants de sourires ou des airs navrés. Ou bien elle les inventait. Elle ne savait plus bien. Elle voulait croire encore qu'elle se faisait des idées, qu'il était comme elle l'avait toujours connu : aimant, fidèle, digne de confiance.

Et puis il y a eu le doute de plus, le doute de trop. Elle l'avait surpris, depuis sa voiture, en train de sortir de chez un fleuriste avec un joli bouquet. Elle n'osait trop y croire. Le soir, point de bouquet. Il n'était pas pour elle.

Et peu après elle les a vus. Et pour cause... Cela faisait plusieurs jours qu'elle faisait le pied de grue à quelques pas de son travail. Elle les a vus se retrouver, lui, l'enlacer, elle, l'embrasser... eux, s'engouffrer dans un hôtel. Elle a eu envie de vomir. La bile montait autant que la rage. Elle avait envie de les frapper, de leur arracher les cheveux. Elle n'a fait que s'effondrer intérieurement.

Elle est rentrée chez elle. Ce n'était déjà plus chez eux.

C'était il y a une bonne quinzaine d'années.
Un vague héritage du passé.
Depuis, elle ne s'aime pas.

Elle se souvient de cette photo de vacances. C'est la dernière fois qu'elle s'est trouvée jolie. Elle avait quarante ans. Quand elle était jeune, elle était jolie tout court, même si sa mère ne le lui disait jamais de peur qu'elle se prenne le melon et fasse sa midinette. Avec la puberté, ça s'était gâté... moins fine, des formes pas forcément là où c'est le mieux... Elle se disait qu'elle était un peu l'antithèse de ce qui plaisait aux garçons (gros seins et petites fesses). Mais elle restait plutôt jolie, son visage aidant. C'était peut-être grâce à ses yeux bleus d'un bleu banal-certains-mais-bleu, son ovale tirant vers le rond selon les époques mais plutôt harmonieux, son nez fin, sa peau plutôt hâlée en été, ses longs cheveux naturellement blonds... un tout pas désagréable à regarder. Apparemment. Assez pour plaire quand même aux garçons, et même à certains hommes. Pas trop pour ne pas se sentir plus tard séduisante, séductrice, femme à hommes... Elle n'en a ni joué ni (encore moins) abusé.

Après ses grossesses, à mesure que les kilos prenaient le pouvoir sur son corps, elle s'est trouvé de plus en plus de défauts, de complexes, et elle s'est trouvée de plus en plus moche. Parfois, devant la glace, elle parvenait à retrouver quelques restes de sa beauté d'avant, mais sur les photos, en général, elle ne voyait que le gras. Le gras qui prenait le dessus, alors même qu'elle luttait contre depuis des décennies et que d'ailleurs c'était là la raison, puisqu'à force de régimes et de yoyos, elle avait pris tout le poids qu'elle n'aurait pas pris. D'année en année, se montrer devenait de plus en plus difficile. Être en maillot de bain la gênait, puis la révoltait...

Jusqu'à cette photo, la dernière où elle s'est trouvée encore un peu jolie. Si on s'en tenait au visage, on ne voyait pas trop ses défauts. Le reste prenait bien trop de place. Elle avait du mal à réaliser que c'était son vrai corps, car

au fond, dans la glace elle ne se voyait pas si grosse. Est-ce que les gens la voyaient comme elle était sur les photos ou comme elle était dans la glace ? Et puis un jour, même la glace n'a plus menti. Et elle n'a plus eu qu'une envie : ne plus se regarder, ne plus être sur les photos. Comme un profond rejet d'elle-même, comme une négation de ce qu'elle était devenue. Comme si chaque confrontation à son image lui rappelait l'échec de toutes ses tentatives, sa honte et sa nullité.

À cinquante-cinq ans, elle a presque fait le deuil de celle qu'elle était. Elle a été jolie (les photos de mariage en attestent), ce n'est déjà pas si mal.

OceanofPDF.com

C'était l'année dernière.
Une fois de plus, il fallait changer de lieu de vie.
Et dire au revoir aux copains.

« C'est nul » disait-il toujours en s'emportant, quand ses parents lui annonçaient qu'une fois de plus ils allaient déménager. La faute au travail, la faute aux mutations forcées. C'est pas toujours marrant d'avoir un père militaire. Lui, il aurait voulu ne jamais bouger, rester toujours au même endroit, garder ses copains, que plus tard il aurait appelé « mes copains d'enfance ». Au lieu de ça, il fallait toujours changer de logement (en plus, la caserne, ça n'était pas vraiment le rêve)... et recommencer à zéro ailleurs, arriver dans une nouvelle école, puis un nouveau collège, se faire des nouveaux camarades que, quand ils commençaient justement à devenir un peu plus que ça et qu'il les considérait comme de vrais copains, il devait quitter. Comme par hasard. Il déménageait à chaque fois au moment où il commençait à se sentir bien. Et il fallait déjà repartir... Le *seum*, quoi. C'était lassant, frustrant, déprimant.

Mais là, c'était différent. Même si cela avait été difficile de dire au revoir aux copains de 4èmeD, il était content car grâce aux réseaux sociaux et aux jeux en réseau, ils ne perdraient pas le contact. Et puis, surtout : cette fois-ci, ils emménageaient au cœur d'une grande ville. Et bonus extra : la voisine est à son goût et ils sont dans la même classe.

Depuis la rentrée, il est amoureux. Il n'ose pas le lui dire. Et peut-être qu'elle non plus. Ils sont copains, ils vont au collège, ils font parfois leurs devoirs du soir ensemble, et même ils sortent au cinéma... Et là, dans le noir, il rêve d'oser lui prendre la main.

En fait, il est trop content d'avoir déménagé. Il espère juste que c'était pour la toute dernière fois.

C'était hier.

Le lendemain d'avant-hier, où elle avait vécu son avant-dernière peur.

De toute façon, elle est froussarde.

C'est un vrai stéréotype de la petite fille parfaite : yeux bleus, cheveux blonds, jupe plissée... Mais on pourrait ajouter : phobique, à voix perçante. Ce n'est pas de sa faute : elle n'aime pas les petites bêtes. Ni les grosses. Ni les dodues, ni les poilues. Et surtout pas celles qui sont les trois à la fois : les grosses araignées, noires, à pattes velues, griffues, ventrues... (oui, oui, ça existe... vous n'en avez jamais vu ?).

Elle était tranquillement installée sur le canapé, avec un livre et des biscuits. Des biscuits posés près d'elle. Mais quand elle a tendu la main, les yeux plongés dans son bouquin, elle a senti que sur les petits gâteaux, il y avait un truc qui n'était pas une miette. Ça grouillait, ça marchait. Elle a jeté un œil vif et a hurlé d'un cri à tordre le silence. Imaginez un peu la scène et mettez le son au maximum (eh bien vous êtes en deçà de la réalité). Voyez la bondir, sauter partout, s'élancer dans le couloir, courir dans le jardin, en agitant les bras et en criant toujours comme si elle était poursuivie par la Bête. Avec aucun sens du ridicule de la situation, mais une parfaite sincérité.

Sa mère est arrivée mollement (elle connaît l'oiseau), a rassuré l'enfant, qui bien sûr ne voulait plus mettre un pied dans le salon, ni même dans la maison : il fallait tuer l'ignoble intruse. Il a fallu à la mère bien plus que de la ruse. Car l'araignée ayant filé, elle ne l'a pas trouvée. En a déniché une autre, qu'elle a tuée d'un coup de charentaise, qu'elle a apportée, triomphante, sous les yeux de sa fille postée sur la balançoire les bras croisés. « Ce n'est pas celle-ci » a rétorqué la chipie. Confuse de son canular raté et surtout abasourdie par la clairvoyance de sa fille, la maman est repartie presque penaude vers le salon, en quête de L'Araignée. Retournant les coussins, s'échinant à trouver la bête invisible, rampant sur le sol et presque sous le canapé... la mère se savait au comble du ridicule.

Après de longues minutes d'une traque sans doute vaine, la mère a enfin mis la main (ou plutôt la charentaise) sur le bourreau de sa fille, priant pour que celui-ci soit le bon. Ce que la jeune demoiselle confirma au premier coup d'œil, avant de daigner rentrer dans la maison. Ouf !
À croire que rien ne ressemble moins à une araignée qu'une autre araignée...

OceanofPDF.com

C'était au travail.
Une nouvelle fois.
Et cela a pris des proportions inattendues.

Il ment toujours, depuis qu'il est tout petit. La faute à son enfance ? Peut-être bien. La vérité n'était pas très drôle, alors il l'améliorait. Son père n'était plus un chômeur alcoolique qui battait sa mère, il télétravaillait à la maison pour une grosse société. Et il aimait sa mère, il lui offrait même des fleurs et une nouvelle robe par mois. Évidemment, il se voyait mal inviter des copains à la maison, vu l'écart entre le film et la réalité. Sauf qu'un jour qu'il était malade, un camarade de classe était passé pour les devoirs. C'est son père qui avait ouvert. Tout débraillé, comme tous les jours, et une Kro à la main. Alors là, il était mal... et en effet, ça ne s'était pas bien passé au retour à l'école. « Menteur », qu'on lui disait. Il était devenu la risée de la classe. Le paria.

Heureusement, il déménageait souvent. Et chaque fois, il s'inventait une autre vie, une autre famille, des jouets à Noël qu'il n'avait pas... Il disait que si ses vêtements étaient vieux et moches, c'était parce que ses parents étaient de généreux donateurs pour les enfants pauvres. Évidemment, il priait pour ne jamais croiser ses camarades au supermarché du coin... Il avait trop honte, surtout quand sa mère avait un œil au beurre noir. Bref : son enfance était moche comme ses vêtements.

Après, il a grandi, il a inventé d'autres mensonges... Il s'est inventé des vacances sympas, des sorties avec des filles, une première expérience sexuelle avec une femme expérimentée... Parfois, pour mettre la réalité un petit peu à hauteur de la fiction, il volait. Ainsi, il pouvait s'acheter un truc nouveau, et avoir un walkman, comme tous les autres. Et puis, pour se rendre intéressant, puisque bien sûr il ne pouvait pas l'être pour ce qu'il était, il fourmillait d'anecdotes. Il avait vu ce truc, il connaissait untel, il allait faire ça... « Mytho », qu'ils disaient, les autres. Il en faisait trop, et s'était taillé une sale réputation de pauvre-type-qui-ment-parce-qu'il-a-une-

vie-de-merde. Et pourtant, s'il avait agi différemment, il aurait pu mettre en avant ses qualités. Elles étaient vraies, il n'aurait pas eu besoin de les inventer. C'était un gentil garçon, poli, serviable, soucieux de sa famille et d'une intelligence réelle. Mais en société, il était passé à côté, en ne voulant pas se ressembler.

Et puis, voilà... Adulte, il a continué à mentir, et continue toujours. Pour être intéressant à ses propres yeux, pour s'excuser, pour ne pas faire de peine, aussi. Le mensonge est sa deuxième nature. Parfois, il ne sait même plus ce qui est vrai et ce qui est faux. Tout est emmêlé.

Mais cette fois, c'est grave. Parce qu'il a menti au travail pour la xième fois, parce qu'il a commis une faute mais a accusé un autre de l'avoir faite, parce que son chef l'a bien compris, qu'il a mené sa petite enquête et en a trouvé plein d'autres... Parce que son mensonge va lui coûter son travail, et sans doute son appartement. Parce que sa copine, elle l'avait prévenu : « Encore un mensonge, et tu te tires de chez moi ».

Le mensonge de trop, celui qui fait déborder le vase.

C'était il y a plus d'un an.
Il savait que c'était elle.
Pour la troisième fois.

La première fois, cela faisait deux mois qu'elle était partie. Il ne s'en remettait pas. Il s'était réveillé en sursaut une nuit, et elle était là, assise au bout du lit. Elle lui souriait. Et c'était comme si elle lui parlait. Il avait compris le message qu'elle voulait lui transmettre. C'était pour cela qu'elle était revenue. Il en avait été rassuré très légèrement. Mais cela ne l'avait pas aidé à aller mieux ni à vivre. Il se sentait si seul.

La deuxième fois, il se promenait dans un parc avec la petite. Il avait d'abord cru la voir assise sur un banc, face au lac. De loin, il s'était dit que non, que c'était simplement une personne qui lui ressemblait. Les mêmes cheveux bruns assez longs et ondulés, la même silhouette. Dans le doute, il s'était approché. Les contours étaient flous et flottants, mais c'était bien elle. Elle semblait si heureuse de les voir ! Elle avait eu un regard glissant comme une caresse sur lui, sur la petite dans sa poussette. Il avait senti comme un nuage d'amour les envelopper tous les trois. Quelques secondes de douceur qui réchauffent, et puis s'en vont. La déception que ce fût si court, mais la joie d'un cœur qui revit au contact de l'être cher et perdu. Quelques secondes d'amour. Comme un bonus.

La troisième et dernière fois, c'était chez eux. Il était dans le canapé. La petite était à l'école, mais il avait pris sa journée. Il allait mieux. Enfin. Il avait senti une présence près de lui. Invisible, mais si forte, qu'il avait compris que c'était elle à nouveau. Il avait senti une chaleur sur sa main, un baume apaisant, et comme entendu une voix qui lui aurait dit « ça va aller, maintenant ».

Rêve ou réalité, il était sur la frontière. Il a compris qu'elle ne reviendrait plus. Que c'était sa façon de lui dire au revoir. Une dernière fois. Qu'elle allait s'effacer pour le laisser vivre sans elle.
Il était prêt. Elle le savait.

OceanofPDF.com

Des années qu'elle était célibataire par intermittence.
Des années qu'elle surfait sur les sites.
Pas pour chercher l'homme idéal, mais quand même...

Elle en a écumé, des sites. Faut dire que ça foisonne et qu'il s'en crée tous les jours. Des sérieux, des étonnants, des très spécialisés, des géolocalisés, des que-pour-baiser... Il y a de tout, et pour tous les goûts. Mais de quoi s'y perdre, aussi. Elle en a testé plusieurs. A ri jaune de constater que certains hommes se trouvaient sur chacun. S'est dit qu'elle aussi, mais pas pour les mêmes raisons. Elle, c'était juste pour voir. Évidemment.

Un jour, donc, elle s'est inscrite sur un nouveau site de rencontres et désinscrite des autres. Elle s'est dit : « C'est la dernière fois que je tente ». En gros, elle finirait en couple ou ferait définitivement une croix sur ce mode de rencontre-là. Il fallait que ça marche. Ou que ça rate. Mais enfin, qu'il se passe quelque chose de suffisamment spécial pour qu'elle sache quoi choisir. Elle n'a pas été déçue.

Force était de constater qu'elle avait mal choisi l'endroit pour cette dernière tentative. Ce site était un repaire de ratés (et même de tarés). Tous moins intéressants, tous plus portés sur le sexe les uns que les autres. Une véritable catastrophe.

Elle en a essayé quelques-uns. Quand même. Histoire de se frotter à la *real life*. Eh bien c'était en effet pire qu'ailleurs. De vraies caricatures. Elle retrouvait le grand classique du « ma photo date d'il y a dix ans, j'ai pris vingt kilos (ou j'ai perdu tous mes cheveux, ou je les ai teints en bleu) mais je ne te l'ai pas dit », celui des centimètres en moins (euh... je précise : 1 m 65 au lieu du mètre 72 annoncé, bah c'est pas pareil !), celui du goujat qui textote et *matche* ailleurs alors qu'il est censé te parler, celui du radin qui ne t'offre même pas un café... La *loose* totale.

Mais il y en a quand même qui ont su tirer leur épingle du jeu et avec qui elle a eu envie d'aller plus loin. Juste une fois, tout compte fait c'était suffisant. Entre le mec qui se croit un bon coup parce qu'il te fait faire des

sauts périlleux aux championnats de gymnastique et celui qui te pleure dessus à chaudes larmes, cela lui a suffi.

Elle s'est dit « stop ». C'était donc bien la dernière fois.

À présent, elle se contenterait d'attendre des occasions de la vraie vie.

Deux ans... et elle attend toujours.

OceanofPDF.com

... qu'elle a acheté un petit haut

Il était joli, il lui allait bien.
Il n'était pas très cher.
Au moins deux bonnes raisons de l'acheter.

Alors, pour faire court :
Elle l'a porté, une fois.
Elle l'a lavé, une fois.
Elle l'a séché, une fois.
Elle n'aurait pas dû.

Rétréci, foutu.

OceanofPDF.com

Ce n'est pas que c'était habituel.
Mais ça lui était déjà arrivé.
Et là, elle a explosé.

Ils allaient au mariage de cette copine d'enfance... dont il a oublié le nom depuis. Près de cinq cents kilomètres et ils arrivaient bientôt au but. Elle était toute jolie à ses côtés, pimpante dans sa robe ultra chic à la hauteur de son statut de témoin, mais un peu trop maquillée à son goût. Il la préférait nature. Comme les yaourts. Nature, c'est mieux. Et là, non. Trop de rouge à lèvres (très rouge, en plus, le rouge à lèvres), trop de fard, et ce fond de teint... Non, vraiment pas. Cela durcissait ses traits, qui justement étaient bien assez durs ce jour-là. Elle fronçait les sourcils, elle avait la bouche pincée et les yeux fixes. Bref : elle boudait. Avec les bras croisés, en plus. L'atmosphère était tendue, et ce n'était pas la première fois. C'était de sa faute à lui. Il avait oublié ses chaussures vernies, s'en était rendu compte au bout d'une demi-heure de route, et ils avaient fait demi-tour (parce que « non mais, tu rigoles, tu vas pas mettre tes savates avec ton costume ? » qu'elle lui avait dit d'un air cinglant). Qui dit retour dit perte de temps, dit retard. Ils ne risquaient pas d'arriver pour autant en retard à la cérémonie, mais elle, elle voulait qu'ils soient (vraiment) en avance, donc ils seraient en avance, mais pas assez. Tout ça pour dire qu'elle était remontée contre lui. Contre lui et son étourderie « légendaire » (au moins !).

Alors, quand au lieu de prendre la sortie de l'autoroute qui annonçait presque l'arrivée, il est resté consciencieusement sur sa voie sans même se rendre compte de son impair, elle a explosé et viré au cramoisi (tirant sur le violet, même sous le fond de teint) : « Mais c'était lààààà ! », a-t-elle hurlé avec un jet de bras spectaculaire. Penaud, il s'est enfoncé sur son siège, en attendant que l'orage passe. Comme un gamin pris en faute, grondé par sa mère. La faute, encore, à son étourderie. Elle soupirait à voix haute et se serait arraché les cheveux s'ils n'étaient pas si magnifiquement coiffés, en se lamentant sur un air assez irrespectueux, aux notes de « mais qu'il est

con, mais qu'il est coooooon...», suivi de « mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? ».

C'est vrai, il était étourdi, lunaire, maladroit... tout ce qu'on veut, depuis tout petit. Mais bon, de là à se faire insulter... Cela faisait trois ans qu'ils étaient ensemble. Au début, elle le trouvait touchant. Limite, son côté « j'oublierais presque ma tête » la faisait craquer. Elle pensait pour lui, elle lui rappelait ce qu'il devait prendre, vérifiait qu'il l'avait bien pris... une vraie petite maman. Attentive, soucieuse, indulgente. Ça, c'était au début. Petit à petit, ça s'est un peu gâté. Elle soupirait d'impatience, attrapait les oublis en maugréant, et les reproches devenaient plus fréquents. Elle le trouvait immature, irresponsable. Et il voulait avoir des enfants ? Mais il en était encore un ! Il ne savait même pas s'occuper de lui-même...

Pour autant, elle ne l'avait jamais insulté. Elle l'aimait pour d'autres raisons, heureusement.

Mais cette bretelle d'autoroute ratée... c'était un peu l'arête qui reste en travers de la gorge. L'engueulade qui s'ensuivit fut de haute volée.

Au final, le mariage ne s'est pas trop mal passé. Enfin, pour les mariés et la plupart des autres invités. Eux ont pris soin de s'éviter au maximum et la décision de reporter à plus tard la discussion qui ne manquerait pas d'avoir lieu.

Et c'est ainsi qu'elle le largua le lendemain de la noce. Pire, elle s'invita dans une autre voiture pour le trajet du retour vers Paris ! De l'art de faire passer un message...

Ils s'étaient vus comme d'habitude.
Elle ne les a plus jamais revus.
Elle n'a pas compris pourquoi.

Avant, ils étaient proches. Ils avaient partagé tellement de choses ensemble ! Des footings, des soirées, des week-ends, des vacances, des cours de danse, leur mariage respectif, et plein de confidences... C'étaient des amis.

Et puis, sa vie à elle a un peu changé. Mais elle était restée elle-même, ou l'était devenue plus encore, et c'était bien l'essentiel. Peut-être n'ont-ils pas apprécié que l'immuable ne le soit pas, peut-être l'ont-ils (mal) jugée, peut-être qu'ils se sont lassés. Peut-être que...

Ils se sont un peu éloignés. Les coups de fil s'espaciaient, les messages étaient moins chaleureux, leurs voix aussi. Comme s'ils faisaient un effort, comme si cela leur coûtait. Ils se voyaient moins souvent, et en général plus chez eux. C'était plutôt en terrain neutre. Genre au restaurant. Les conversations étaient moins naturelles, les gestes moins spontanés, un certain malaise était palpable. Elle ne comprenait pas pourquoi.

Et puis un jour, ils n'ont plus répondu. Ni aux messages, ni aux appels. Ils ont fait les morts. Elle ne comprenait décidément pas pourquoi. Elle n'avait pas changé, alors qu'est-ce qui avait changé ? Était-ce de sa faute à elle ? De la faute à la vie ? Est-ce le cours normal des choses ? Est-ce qu'une amitié de plus de dix ans est forcément vouée à se terminer un jour ? Est-ce que cela voulait dire qu'ils n'avaient pas été sincères ? Est-ce que...

Elle s'en est posé des questions. La dernière fois qu'elle les avait vus en pensant qu'il y aurait une prochaine fois était en fait la toute dernière fois qu'elle les avait vus. Peut-être que si elle l'avait su, elle leur aurait dit quelque chose de différent, peut-être qu'elle les aurait regardés avec plus de profondeur... peut-être qu'elle n'aurait pas fini par son habituel « à bientôt ».

Depuis, elle se dit juste que ce n'étaient pas de vrais amis. Que les vrais amis le restent. Qu'ils ne sortent pas de votre vie pour de mauvaises raisons. Parfois, elle les recroise, mais juste dans ses rêves, et souvent c'est comme si rien n'avait changé, comme quand ils étaient encore amis.

OceanofPDF.com

... qu'il a été en bonne santé

Il avait quarante et un ans.
Autant dire que ça fait un bail.
Depuis, son corps ne lui offre pas de répit.

Il a toujours quelque chose. Vingt ans que ça dure, quand même. Avant, il était juste malade comme tout le monde. Deux rhumes, une grippe ou une gastro l'hiver, quelques rhinites allergiques au printemps mais sinon, la forme. Mais le passage de la quarantaine n'a pas été simple et il a dit au revoir à sa bonne santé. Enfin, sur le moment, il espérait que ce ne soit que temporaire, mais à bien y regarder, le silence de ses organes remonte à peu près à cette période.

D'abord, ça a commencé par des problèmes articulaires (toujours une tendinite quelque part) et des maux de dos, rapidement chroniques. Ensuite, un ulcère à l'estomac a failli lui être fatal. « Le stress » a dit le médecin, qui lui a conseillé d'évacuer par le sport. Très drôle, en effet... Quelques années après, le diabète lui est tombé dessus ; et l'artérite (il ne fallait pas fumer...). Hypertension, et tout le toutim. Pour améliorer les symptômes, un traitement de cheval dispensé par une cohorte de médicaments, dont il a subi les effets indésirables et ceux liés aux interactions douteuses...

Son corps est malade à temps plein et ne connaît jamais de repos. Surtout qu'il dort mal à cause des douleurs qui le rendent régulièrement insomniaque. Donc il est aussi fatigué et irritable. Ce n'est pas une maladie, mais ça rajoute à la liste de ce qui est pesant pour son entourage.

La santé est bel et bien derrière lui. Il se réjouit quand même que (pour l'instant) rien de plus grave ne l'atteigne, mais en même temps, il le sait : il ne sera jamais tranquille... Enfin si, mais ce n'est pas à souhaiter quand même.

C'était il y a presque un an.
Ils ne viennent plus.
À croire qu'ils ont oublié qu'elle existe encore.

Cela fait des mois qu'elle se demande quand ils vont revenir. Lorsqu'elle a été placée là, parce qu'on la trouvait trop vieille pour rester chez elle en sécurité, elle s'était dit qu'ils passeraient régulièrement lui rendre visite. Ils n'habitent pas si loin, quand même...

Ils sont venus, parfois seuls, à tour de rôle, parfois ensemble. Assez souvent, au début, puis de moins en moins souvent, puis presque plus. Et là, plus du tout. Plus rien depuis presque un an. Un an... autrement dit une éternité quand on sait que l'autre Éternité ne tardera pas à vous étreindre. Ses enfants semblent excuser leur progéniture. Ils sont très occupés. Le travail, la vie de famille... ils courent ! Évidemment... Il y a longtemps qu'elle ne court plus. Que son quotidien s'affaisse dans la routine de ce mouvoir. Que sa santé est relative, que son corps ne lui apporte que douleurs, que ses joies se résument à partager une partie de cartes avec ses amis, sans savoir si le lendemain ils seront tous là pour recommencer.

Elle attend, donc, ses petits-enfants... pour la fraîcheur qu'ils insufflent à sa vie juste le temps où ils sont là. Quand ils l'étaient... Elle se sent abandonnée, elle qui s'est tant occupée d'eux quand leurs parents travaillaient. Elle les accueillait en vacances, les emmenait au musée, leur cuisinait des cookies... *Mamie gâteaux*, ils l'appelaient. Ses souvenirs sont riches de tout cela, même si elle commence à les perdre. Ils s'éloignent un peu, c'est vrai.

La dernière fois qu'ils sont venus, ils lui avaient apporté des fleurs et du parfum. Ils s'étaient montrés soucieux de sa santé, de son bien-être (n'as-tu pas trop chaud ? veux-tu que l'on t'aide pour te lever ?)... Ils avaient donné des nouvelles de leur vie, échangé quelques souvenirs avec elle, ri tous ensemble. C'était bien, c'était doux...

Elle se demande quand ils reviendront, quand ils prendront conscience qu'un jour il sera trop tard... et que ce peut être demain. Ont-ils conscience de cela ? Sont-ils si « occupés » qu'ils l'oublient ? Parfois elle les comprend, elle les excuse presque (ce n'est pas très drôle de venir voir à la maison de retraite leur grand-mère qui vieillit) ; d'autres fois, elle leur en veut de la priver d'eux. Ils sont presque tout ce qu'il lui reste. À leurs côtés, elle revit un peu de sa jeunesse, elle revit tout court, même. Elle repense à cette dernière fois, et elle a peur, si peur, qu'il n'y ait plus aucune autre fois.

OceanofPDF.com

C'était aussi la première fois.
Ils ne partent jamais en vacances.
Heureusement, grâce à l'association, il a pu y aller.

Il ne connaissait des paysages que les murs gris de la banlieue. Ses parents n'ont pas de voiture, pas assez d'argent pour partir. Son père a un travail, mais pas tout le temps. Les vacances, c'est pour les autres.

Son quotidien, c'est l'enfermement. Il se sent terré, obligé de ne fréquenter que trois lieux autorisés : son appartement où ils s'entassent à six dans un trois pièces, la place en bas de l'immeuble, et l'école. L'école ? Il y va par obligation aussi. Et pour ses parents, qui pensent que son salut n'arrivera que par là, parce que l'éducation c'est important, et la culture aussi... et que ce ne sont pas les trafics en tous genres qui vont le faire bien grandir. Mais lui, il n'aime pas spécialement l'école. Il ne croit pas trop à ses bienfaits. Heureusement, il y a les copains. Ça compte, et ça permet de mettre un peu de rire dans cette vie pas très drôle.

Depuis un an, il sait ce qu'il y a au-delà des tours et du gris de la ville. Il est sorti des murs de sa prison pour une journée de permission. C'était l'été dernier. Grâce à l'association « Sors de ta banlieue », il a fait partie du groupe des jeunes qui sont partis en car pour une journée à la mer.

La mer, il ne l'avait vue qu'en photo et dans des films. Il était content d'y aller. Évidemment. Déjà, le trajet en car lui a permis de découvrir avec ses yeux un autre monde. Ils ont traversé des villes et surtout des campagnes, des forêts. Il a vu des maisons avec jardin, des zones commerciales modernes. Il a vu des couleurs comme jamais.

Ils sont arrivés sur une plage de Normandie. Ils se sont élancés sur le sable en criant, courant difficilement vers la mer. Ont enlevé leurs chaussures et leurs vêtements, pour partir à l'assaut des vagues. Les adultes tentaient de réduire le niveau sonore mais pas l'enthousiasme. C'est sûr qu'ils ne passaient pas inaperçus.

Lui, il n'a pas fait pareil que les autres. Il a d'abord regardé partout autour, il a pris le temps d'observer les gens, et surtout le ciel et ses petits nuages moutons sur fond bleu, à perte de vue. L'horizon n'avait jamais été aussi loin. Et plat. Il avait appris à l'école qu'en face, tout là-bas, c'était l'Angleterre. Il se prenait à rêver qu'en fixant très fort devant lui, il pourrait la distinguer. En fait, non, mais tant pis. Il trouvait ça beau. Il regardait ses copains s'ébrouer et s'éclabousser. Il se demandait s'ils avaient vraiment vu tout ce qu'il y avait à voir. Il s'est rapproché d'eux, les a rejoints. S'est amusé aussi.

Ils ont pique-niqué sur la plage et ils ont même acheté des glaces. C'était la fête.

Quand il a fallu partir, les copains chahutaient déjà dans le car. Lui, il regardait la mer. Autant que possible, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus la voir. Il voulait absorber la lumière qui scintillait sur l'eau et la ressentir jusque chez lui au moins, et pour très longtemps.

Depuis, il ne rêve que d'y retourner. Quand il sera grand, il partira en vacances à la mer avec ses enfants. Il se l'est promis.

Voilà ce que c'est d'avoir deux conversations en cours sur son téléphone. Parfois le message n'arrive pas à la bonne personne. Et après, on rame...

Des mois qu'elle essayait des discussions sans fin, à devoir se justifier sur le pourquoi elle l'avait quitté alors qu'il était formidable... Il l'assommait à coups de SMS, auxquels elle ne répondait pas toujours. Malgré tout, elle n'avait jamais réussi à l'envoyer bouler une bonne fois pour toutes. Peut-être parce qu'elle éprouvait toujours pour lui une affection particulière ? Peut-être aussi parce que le quotidien les faisait se côtoyer encore de temps en temps.

Il y a deux semaines, elle lui a envoyé un message. *J'ai encore rêvé de toi... Je crois que je t'aime, finalement. Voyons-nous vite pour concrétiser tout ça.* Un message spontané, et rapidement envoyé au petit matin, au moment où ses yeux n'étaient pas encore bien ouverts. Elle s'était trompée de fenêtre... donc de destinataire. Mais sans s'en rendre compte, évidemment : elle n'a donc pas pu rectifier le tir. Son téléphone a sonné. Ce n'était pas celui qu'elle avait espéré, c'était l'autre. Étrangement familier, beaucoup plus charmeur que ces derniers temps. Avec sa voix virile et redevenu sûr de lui, il roucoulait presque. Elle ne comprenait pas. Il avait bu ? Jusqu'au moment où il lui a dit en substance : « Moi aussi, je rêve de toi, ma douce... toutes les nuits depuis cinq mois ! Cela fait tellement longtemps que j'attendais ce moment de ta prise de conscience. Je savais que ça arriverait. On va concrétiser très vite, c'est promis. J'arrive ! » Elle n'a même pas eu le temps de réagir. Elle l'a appelé dix fois, il ne répondait pas.

Quinze minutes plus tard, il sonnait à sa porte. Il a fallu qu'elle lui explique ce qu'il ne voulait pas comprendre. Non seulement elle ne l'aimait pas, mais puisqu'elle avait tout de même écrit ces mots, c'est qu'ils étaient pour un autre. Elle en aimait un autre ! Il s'est mis à pleurer comme un enfant. Elle ne savait plus où se mettre. Et tout en le rassurant sur l'air de « tu vas trouver quelqu'un, un jour », elle se maudissait d'avoir gaffé ainsi.

Ce n'était pas la première fois. Ni sans doute la dernière. De quoi entretenir la légende autour de liens de parenté avec un certain Gaston qui la suit depuis sa naissance.

OceanofPDF.com

Ils avaient passé une soirée chez elle.
Le lendemain, elle devait aller à un concert.
Comment pouvait-il prévoir qu'elle n'en reviendrait pas ?

Elle était arrivée avec une bouteille de rhum et de la menthe, pour faire des mojitos. Il avait commandé des pizzas. Une soirée comme ils les aimaient, à rire, à écouter de la musique, à se raconter leurs derniers événements, à refaire le monde, à imaginer leur vie dans dix ans, quand ils seraient plus mûrs et surtout parents. Elle ne le voyait pas père du tout. Trop gamin, trop inconséquent. Il avait beaucoup de mal à l'imaginer avec le ventre rond. Ils se charriaient, ils se poussaient du coude, et le mojito virait par-dessus bord. Après tout, ils avaient la vie devant eux.

Elle lui a parlé du concert du lendemain. Elle était tellement contente de remplacer au pied levé une copine de la fac ! Surtout que dans la bande, il y aurait le mec qui lui plaisait beaucoup. « Vendredi 13, c'est jour de chance ! », il avait dit. Elle avait ri, croyant volontiers à ce genre de superstition si elle pouvait lui être profitable et lui permettre de réaliser le souhait du moment. Il avait croisé les doigts pour elle, et elle avait touché du bois. Quand il y repense, après coup...

Le lendemain soir, quand il a compris le drame qui se jouait en direct dans la salle où elle se trouvait, il a failli faire un malaise. Il a tenté un premier appel. Il est sorti du bar, a couru jusque chez lui pour s'enfermer et essayer, tant bien que mal, de gérer l'angoisse qui lui serrait le cœur. Les yeux sur l'écran, le cœur battant devant l'incroyable. Comme un cauchemar, mais trop réel. Il a multiplié les SMS, les appels, au milieu des sanglots. « Dis-moi que tu vas bien ». « Dis-moi que tu es en vie ». Les minutes sont devenues des heures et elle ne réagissait pas. Il n'a pas osé appeler ses parents. Il ignorait même s'ils savaient qu'elle se trouvait là-bas. Il ne se voyait pas le leur apprendre.

Il a passé une nuit au summum de l'horreur. La pire de sa vie. Le lendemain, il espérait encore... un peu. Elle était peut-être simplement

blessée, hospitalisée... opérée... en réa... Tout, mais pas morte. Il avait croisé les doigts... Il ne le ferait plus jamais.

Il y avait encore une once d'espoir, douloureuse comme l'attente... jusqu'à l'appel de sa sœur, dévastée. Elle pleurait, il a compris. Il n'a pas mieux trouvé les mots. Il n'y avait pas ceux qu'il aurait voulu dans le dictionnaire. Il a raccroché, il s'est laissé tomber au sol.

Depuis, il se souvient de tout, mais bizarrement il lui reste surtout le souvenir de leur dernière soirée. Leur dernier moment ensemble. Leurs rires insouciantes, leurs rêves d'avenir assez flous. Il n'y a que lui qui en aura un, et il a encore du mal à y croire.

C'était la première fois.
Ce n'était pas prévu qu'elle n'ait qu'un enfant.
La vie en a décidé autrement.

Elle voulait au moins deux enfants. Plutôt trois. Garçon(s) et fille(s). Être pleinement mère, avoir une famille « normale ». Pas juste un enfant. Un enfant tout seul, c'est triste pour lui. Et puis, du point de vue des autres, un enfant unique, c'est forcément gâté, capricieux, égocentré. De toute façon, elle savait que son bonheur passait par la maternité, et une maternité multiple.

En plus, sa grossesse s'était passée à merveille. En forme, épanouie, heureuse de porter l'enfant à naître. Un garçon. Elle avait d'abord aimé la discrétion des débuts de la grossesse, quand on est seule à savoir le bonheur qui nous habite, quand tous ignorent le secret qui se loge au creux de nous. Et à mesure que le ventre s'arrondissait, elle avait aimé les regards, les sourires, les égards. Les femmes enceintes sont presque des reines.

Elle avait surtout aimé sentir les mouvements de son bébé, sa vie en elle, et leur communion quand il réagissait à ses émotions.

Elle n'était pas pressée d'accoucher. Peut-être l'a-t-il senti, puisqu'il n'était pas pressé de sortir. Terme dépassé, accouchement déclenché.

Tout a bien commencé. Jusqu'à l'arrivée du boucher. Elle n'était qu'un morceau de viande.

Accouchement violent. Maltraitance physique et psychologique. Traumatisme. Suites et re-suite.

Plus jamais...

C'était il y a dix ans.
Il a encore sa voix dans l'oreille.
Il ne l'oubliera jamais.

C'est l'histoire d'un amour impossible. Ou maudit. Il s'est souvent dit cela, qu'ils étaient maudits. Que le destin avait été contre eux, que les instances d'en haut n'avaient pas eu pitié d'eux et ne leur avaient envoyé que des obstacles, que des épreuves. Que les hasards de la vie avaient toujours joué contre eux pour ne pas les réunir. Comme pour les punir de s'aimer.

Mais l'amour est toujours là, entre eux comme un fil invisible.

Ils s'étaient aimés follement dès leur rencontre au lycée. D'abord tout à fait platoniquement, puis ils avaient flirté. Ses parents à elle ne voyaient pas leur relation d'un bon œil. Ils avaient d'autres ambitions pour leur fille, il n'était pas de son milieu. Ils ne pouvaient donc pas se marier. Ils ont déménagé pour les séparer. Ils s'écrivaient en cachette.

Elle en a épousé un autre quelques années plus tard. Et lui a bien dû en faire autant. Ils ont eu des enfants, mais pas ensemble. Et surtout ils ne s'écrivaient plus. Le lien était rompu.

Quand il s'est trouvé veuf, assez prématurément, il l'a recontactée. En fait, il ne l'avait jamais oubliée. Elle non plus. Mais elle n'était pas libre... et surtout elle ne pouvait envisager de tromper son mari. Il l'a compris.

Quand des années plus tard elle a divorcé, dans le secret espoir qu'il l'ait attendue, elle l'a trouvé heureux en ménage. Elle en a éprouvé une grande douleur, mais elle l'a étouffée, et elle est repartie dans le silence. Plus tard, elle a « refait sa vie ».

Les montres de leurs vies n'ont jamais été synchrones.

Il y a dix ans, il l'a quand même rappelée. Juste pour l'entendre à nouveau. Discuter un peu. Lui dire qu'il ne l'a pas oubliée et qu'elle reste et sera toujours l'amour de sa vie. Elle en a pleuré. Lui aussi. Ils n'ont réussi qu'à se promettre de se retrouver un jour.

Depuis, il ne vit que dans cette idée. Il attend son appel... chaque jour.

OceanofPDF.com

... qu'il a vu sa sœur

Cela fera bientôt vingt ans.
Vingt ans qu'il se rappelle cet horrible jour.
Vingt ans qu'il se dit que c'est de sa faute.

Ils étaient petits, tous les trois. Mais lui, c'était l'aîné. Il avait neuf ans à peine, il était le grand. Sa sœur en avait sept, son frère, quatre. Il était le grand...

Ils jouaient souvent devant la maison, et parfois élargissaient leur périmètre jusqu'à la place de l'église, toute proche. C'était le cas, ce jour-là. Son père était au travail, sa mère s'affairait dans la maison, elle ne manquait pas d'occupation. Il faisait beau, ils étaient aussi bien dehors, et ça tombait bien, ils aimaient beaucoup ça, jouer à l'extérieur. Parfois ils retrouvaient des copains. Là, ils n'étaient que tous les trois.

Quand le monsieur est arrivé avec son masque sur la tête, ils l'ont tout de suite trouvé rigolo. Un masque de chien qui sourit, avec de grands yeux. Comme Pluto, le chien de Mickey. Et justement, il avait perdu le sien... Il s'était échappé de son jardin, plus loin, par là-bas. Ils ont bien vu qu'il était peiné, soucieux. Alors quand il leur a demandé s'ils voulaient bien l'aider, ils ont dit oui, qu'ils allaient chercher avec lui. Ce qu'ils ont fait, quelques minutes. Et quand il a proposé de scinder leur groupe de quatre en deux, pour être « plus efficaces », ils ont dit oui aussi. Logiquement, lui s'est trouvé en charge de son petit frère, et le monsieur, de sa sœur. Ils n'ont rien suspecté, évidemment... C'étaient des enfants ! Ils avaient l'innocence et la naïveté propres à leur âge. Ils ne savaient pas que certains adultes sont capables de faire du mal à des enfants. Ils ne pensaient pas que ce gentil monsieur avec son drôle de masque sur la tête qui cherchait son chien et craignait de ne plus le retrouver aurait pu faire quoi que ce soit à leur sœur.

Ils sont revenus bredouilles sur la place de l'église. Ils n'avaient pas trouvé Colibri. Ils ont attendu le monsieur et leur sœur. Ils espéraient qu'ils l'avaient retrouvés, eux. Ils ont attendu longtemps... Ils sont revenus à la

maison, et ont raconté l'histoire à leur maman. Ils n'ont pas vraiment compris l'angoisse qui est montée sur son visage et dans ses yeux. Elle a crié, elle s'est jetée sur le téléphone, elle leur a dit de monter dans leur chambre. Ils y sont allés, tête basse, la peur au ventre. Surtout lui, le grand, celui qui était censé être responsable de ses frère et sœur.

RESPONSABLE... Il ne l'avait pas été ce jour-là, mais il se sent ainsi depuis. Coupable, même. Mais de quoi ? Comment aurait-il pu savoir que le gentil monsieur était méchant ?

Elle n'a jamais été retrouvée. Ni lui... Avec son masque, et sans autres indices, il n'avait pu être identifié, ni inquiété, ni jugé, ni emprisonné. Il était resté impuni.

Depuis vingt ans, il vit avec ce poids. Celui de sa culpabilité ; celui de la tristesse de ses parents qui ne s'en sont jamais remis et qui se sont séparés, d'ailleurs ; celui de l'absence de sa sœur, qu'il aimait beaucoup ; celui de l'attente qui s'est muée en résignation ; celui de l'ignorance des faits. Que s'est-il passé réellement ? Quel calvaire a-t-elle vécu ? Quand et comment est-elle morte ? L'était-elle vraiment ? Ils ont longtemps espéré qu'il la détenait prisonnière et qu'elle reparaitrait peut-être un jour, puis ils ont presque préféré l'imaginer morte, mais sans jamais en avoir la certitude, ni l'explication, ni le déroulé des faits.

Ne pas savoir, c'est ce qu'il y a de pire. Et depuis tout ce temps, ils vivent avec un trou noir dans la tête.

La dernière fois qu'il a vu sa sœur, c'est le jour où il a quitté l'enfance.

... qu'il a fermé la porte de sa maison

Il y avait vécu plus de quarante ans.
Fermer cette maison, c'était comme fermer la porte de toute sa vie.
Cela ne s'est pas fait sans émotion.

La ruine l'avait aculé : il devait vendre cette maison. De toute façon, depuis le décès de sa femme, il n'avait plus d'intérêt à la garder. D'ailleurs, il avait failli la quitter à ce moment-là, mais il s'était raccroché à cette bâtisse comme à une bouée de sauvetage. C'était tout ce qui lui restait des jours heureux.

C'était une maison de famille comme tant d'autres en France. Peuplée de souvenirs, habitée de fantômes, secouée de rires et de larmes. Une maison qui enfermait autant de saveurs que de douleurs. Comme la vie.

Avant de fermer une dernière fois la porte de sa maison et de tourner la clef dans la serrure, il a pris une grande inspiration pour contrer la larme qui venait lui dire toute la tristesse qu'il éprouvait. Il venait de faire un dernier tour du bâtiment. Il avait traversé chaque pièce, le regard s'attardant sur les détails apparus avec le vide laissé par les meubles, le nez à l'affût des derniers indices de leur présence. Cela sentait encore la lavande dans l'une des chambres, la cire dans l'escalier, l'humidité dans la cuisine. Il avait fermé les volets de toute la maison. La pénombre qui frappait chaque fois une nouvelle pièce le plongeait dans une mélancolie croissante. Chaque endroit lui rappelait des souvenirs, des scènes du quotidien ou des événements majeurs. Laisser tout cela ici lui fendait le cœur et, plus encore, la perspective que bientôt d'autres personnes s'y installeraient. Ces gens feraient sans doute des travaux, et tout disparaître. Il préférait ne pas y penser. Il espérait quand même qu'ils n'auraient pas l'indécence de faire tomber le vieux chêne dans le jardin. Qu'il reste au moins cela...

Après le tour de clef, il a tourné le dos à la maison et fait quelques pas, puis lui a refait face, pour la regarder une dernière fois et emporter avec lui cette vision, bien connue pourtant. Mais cette fois il lui semblait que sa vie restait

là, à cet emplacement, et qu'il devait la quitter malgré lui. C'était comme quitter sa carapace pour un mollusque. Sans elle, il était nu et affaibli. Depuis il vit dans un petit appartement sans charme et sans jardin, mais où flotte un parfum de lavande. Il ne lui reste de sa maison que des photos et des souvenirs. Une grande richesse, finalement, qu'il ravive autant qu'il le veut.

OceanofPDF.com

C'était il y a bientôt cinq ans.
Elle ne sait pas comment interpréter cela.
Ou craint de le faire.

Quand elle repense à leurs débuts... Emportés par la passion, ils étaient fusionnels au point de passer leur temps ensemble, et faisaient très souvent l'amour. Tous les jours, et même plusieurs fois par jour. Un peu partout, selon là où ils se trouvaient au moment où ils étaient attrapés par le désir. Ils avaient une vie sexuelle riche et variée.

Rien à voir avec maintenant... Ils n'ont plus de sexualité. À peine de la tendresse. Ils ne se touchent quasiment plus, ne s'embrassent jamais. Font lit à part. Leur libido est au point mort. Et ils n'en parlent jamais. Comme si c'était un sujet tabou. Si elle avait osé, elle lui aurait proposé d'aller voir un sexologue. Elle y avait pensé, dans les premiers temps de la disette. Et puis, les semaines, les mois d'abstinence se sont ajoutés les uns aux autres jusqu'à ce qu'elle-même le constate sans vraiment vouloir lutter contre. Comme si elle y avait, entre-temps, trouvé son compte. Et pourtant... non. Elle se demande parfois si lui n'active pas sa libido dans d'autres bras que les siens. Des bras plus jeunes et moins flasques. Après tout, ce ne serait pas le premier. Vraisemblablement, il ne la désire plus, elle. Peut-être est-ce simplement de la faute au temps qui passe, un passage obligé à l'arrivée de la cinquantaine.

À bien y réfléchir, elle se rend bien compte que l'évolution a été lente, qu'ils ont glissé très tranquillement sur la pente du désamour physique. C'était presque imperceptible. Devenus parents, ils s'étaient sentis plus fatigués (surtout elle) et moins libres pour s'adonner aux plaisirs charnels. La fréquence de leurs rapports en avait pris un coup. Mais ce n'était pas très grave, car la qualité était encore là. Ils s'entendaient toujours bien, sur ce plan-là aussi. Petit à petit, la routine s'est installée. Même scénario, mêmes gestes, mêmes caresses, comme si c'était une chorégraphie tellement répétée qu'elle était devenue machinale. Ils avaient chacun le mode

d'emploi de l'autre. Et puis, la passion s'était atrophiée, le désir émoussé. Les enfants ont grandi, ont pris le chemin de l'extérieur de la maison, mais au lieu de profiter du nid douillet devenu vide, ils ne se sont pas retrouvés comme elle l'avait espéré. Ils avaient même perdu leur complicité. Ils partageaient aussi moins. Moins de temps, moins de passions, moins d'envies communes. Sans être des étrangers, ils étaient vaguement devenus des colocataires. Des amis qui vivaient sous le même toit.

La dernière fois qu'ils ont fait l'amour, elle s'en souvient très bien. Elle avait voulu le surprendre. Cela n'était pas arrivé depuis des années. S'attribuant la responsabilité de leur vie sexuelle à la dérive, elle avait décidé de se reprendre en main. Elle avait dévalisé un magasin de lingerie, lu des livres érotiques, avait multiplié gommages et hydratation de sa peau, épilation soignée... tout cela en vue de relancer la machine assoupie. Elle lui avait sorti le grand jeu. L'objectif avait été atteint : il était surpris. Par contre... même s'il avait semblé charmé sur le moment et avait obtempéré sans rechigner à ses avances, l'effet avait été de courte durée. Elle qui pensait faire renaître leur vie sexuelle, elle s'est vite aperçue qu'elle était la seule à en avoir envie. Cela l'avait profondément humiliée. Elle se sentait en-dessous de tout. Il ne la désirait plus, vraiment plus... Sa vie de femme était derrière elle.

Cela fait quelques années.
C'était avant qu'il ne puisse plus les voir.
Il aime à s'en rappeler.

Ils étaient tous les deux. Ils s'étaient échappés de la maison familiale à pas de loup comme s'ils avaient un secret à partager, et avaient gravi le talus au fond du jardin. S'étaient assis. Ils avaient contemplé la voûte étoilée dans un silence pur, juste ponctué de sursauts animaux. Il avait essayé de se concentrer sur la beauté céleste, d'embrasser avec les yeux et l'esprit l'immensité bleue parsemée de fleurs scintillantes. Le ciel, ce soir-là, s'était montré particulièrement généreux : la voie lactée était grandiose, les constellations faciles à décrypter. À ses pieds, son fils semblait aussi subjugué par le spectacle, mais il avait en plus l'impatience et la curiosité de son âge. Il posait des questions auxquelles il souhaitait qu'il réponde. Alors il avait pris le temps de lui expliquer les étoiles.

Il ne savait pas encore que c'était la dernière fois qu'il les voyait. Il savait juste qu'il allait faire une connerie.

Son fils a regagné la maison de ses petits pas mal assurés dans le noir, et lui est resté là, dans un face à face avec le ciel. L'infini lui était offert. Comme un feu d'artifice immobile et silencieux, rien que pour lui. C'est la dernière fois de sa vie qu'il s'est senti privilégié.

Depuis, chaque soir, il repense à ce moment-là. Quand il vivait avec le ciel au-dessus de sa tête et qu'il était libre. Quand il pouvait tenir la main de son fils autrement qu'au parloir. Quand il n'était pas enfermé dans cette cellule qui le prive de tout, de la vie, de sa femme et de ses enfants. Et des étoiles. Parce que quand il regarde le ciel la nuit au travers de ses barreaux, les lumières qui auréolent la ville mettent un casque dessus. Accès aux astres-fleurs-qui-scintillent interdit. Et même quand la nuit est noire, il ne le sait pas.

Bizarrement, il se demande souvent quand il retrouvera les étoiles.

OceanofPDF.com

... qu'il a vu sa mère pleurer

Ce n'était pas la première fois.
Mais ça n'était pas arrivé souvent.
Heureusement, ça fait longtemps.

Sans doute qu'elle pleurait de temps en temps, à cette époque-là, mais qu'elle se cachait dans sa chambre pour le faire. D'ailleurs, la première fois, il l'avait surprise comme cela : il la cherchait dans la maison et l'avait trouvée dans sa chambre, le nez dans un mouchoir et les yeux rouges. Il avait eu honte d'avoir franchi les limites de son intimité, d'avoir forcé la porte de ses secrets ou au moins de ses problèmes d'adulte. Cela avait été très déstabilisant pour lui. Il croyait que les grands étaient forts, que sa mère était heureuse, même si avec son père ce n'était pas toujours facile. C'était un peu comme s'il avait découvert un secret auquel il n'aurait pas dû avoir accès avant quelques années : les adultes, ça pleure aussi. Il ne trouvait pas cela rassurant. D'ailleurs, il était totalement impuissant pour rassurer ou consoler sa mère. De toute façon, ce n'est pas le rôle des enfants. Il n'aurait pas su comment faire. Alors il a refermé la porte après avoir dit « pardon ». Ensuite, au moment du repas, il avait eu du mal à la regarder, et elle aussi, il s'en souvient. Elle lui avait souri, mais il n'y croyait plus vraiment, au sourire de sa mère. Elle faisait sans doute semblant... et peut-être même qu'elle faisait semblant tout le temps. Cette pensée l'a longtemps accompagné, d'ailleurs.

Il a d'abord eu peur que ce soit de sa faute à lui si elle pleurait, mais il a vite compris que c'était plutôt celle de son père. Il n'avait pas envie de prendre parti, et encore moins de devoir renoncer à l'image magnifiée qu'il avait lui-même de son paternel. Écorner l'icône n'était pas à sa portée. N'empêche que parfois il se disait que son père était « méchant avec maman ». Et cela aussi l'attristait beaucoup. Le couple parental était descendu du piédestal où il l'avait placé, jusqu'à ce qu'il soit enterré, à la faveur d'un divorce quelque peu remuant.

La dernière fois, donc, il avait trouvé sa mère pleurant dans ses bras croisés sur la table de la cuisine. Il était censé revenir de chez son copain une heure plus tard. Elle s'était sentie prise en faute, mais aussi d'une envie de se justifier. « C'est encore ton père, décidément il m'aura tout fait ! Même sous un autre toit, il arrive encore à me faire chier ! » Il n'avait pas su quoi dire. Sa mère n'avait pas l'habitude de lui parler de son père en ces termes ni d'employer de telles expressions. Il avait alors compris qu'elle était plus en colère que triste... et au fond, c'était sans doute mieux. Peut-être que cela annonçait une étape moins longue que le ressentiment ou le chagrin. Toujours est-il qu'il ne l'a plus jamais revue pleurer depuis ce jour-là.

OceanofPDF.com

Il n'était pas très bon.
C'était bien le signe que ce devait être le dernier.
Et que l'été était terminé.

Ils étaient en famille, un week-end de septembre dernier. Pour prolonger la belle saison, ils avaient organisé un barbecue dans le jardin, avec grillades à volonté, chips, ratatouille et le rosé qui va bien. Avant cela, la tranche de melon et le jambon de Parme roulé, avec la petite note de Porto facultative. Un classique de l'été. Tout un symbole.

Mais le melon n'avait pas été bon (un Charentais, pourtant !). Ça s'était vu dès l'ouverture : il était pâlichon... Peut-être la faute à pas de chance, ou à un mauvais choix... ou bien le signe qu'il n'avait pas vu assez le soleil. Les meilleurs ne sont-ils pas ceux que l'on mange au cœur de l'été ?

Ce melon décevant a symbolisé l'arrivée de l'automne. Il était déjà trop tard pour continuer d'en acheter. À quoi bon puisque le potentiel de saveur devenait contestable ? Bientôt viendrait le temps des figues et des châtaignes, qui annoncerait celui des soupes et des raclettes. C'est ainsi... le cycle des saisons. Chacune a son charme, surtout lorsque l'on respecte la loi de la nature.

Quand elle repense à ce dernier melon, elle imagine déjà le prochain. Il sera le symbole du retour de l'été, sa saison préférée. Elle ira le choisir chez le maraîcher avec l'œil gourmand, le nez à l'affût et la main experte. Elle observera son aspect, sa couleur, le soupèsera, le respirera pour deviner les arômes qu'il renferme. Elle le sélectionnera, telle une professionnelle. Puis le moment venu, elle le fendra d'un coup de couteau pour découvrir les deux demi-sphères prometteuses, la chair bien orangée, ferme mais juteuse. Elle en coupera une tranche qu'elle approchera de son nez pour mieux se mettre en appétit, enlèvera minutieusement les pépins, et elle le dégustera avec une cuillère, comme quand elle était petite (c'est forcément meilleur, à

la petite cuillère !). Et ce melon aura aussi le goût de l'été, de la plage et des vacances... ce temps béni qu'ils ont tous quitté et dont ils auront rêvé toute l'année.

OceanofPDF.com

Ca n'était pas une très bonne idée...

Surtout venant de la part de ses collègues du bureau, un peu récidivistes.

Mais c'est de sa faute, il est trop indécis...

Il le sait, il est facilement influençable. On peut ajouter aussi « à la limite de la naïveté ». Non seulement il a du mal à réfléchir par lui-même, mais en plus il prend des décisions (celles des autres, finalement) qui rendraient perplexes la plupart des gens. À chaque fois, il tombe dans le panneau. À croire que certains se sont donné le mot pour rire de lui, en lui livrant des conseils contestables qu'il suit les yeux presque fermés. Si ça se trouve, au bureau, il est la risée de l'équipe. Après tout, ils l'appellent avec *affection* « la mascotte ».

Il faut dire qu'il vit tout seul, en vieux garçon, et il est toujours à demander des conseils pour tout et rien (un achat, la destination de ses prochaines vacances, comment faire des rencontres...). Chacun y va de son avis, et souvent ils se contredisent. Alors depuis quelque temps, il se contente de demander UN avis à UN collègue. Et de cibler, en fonction des compétences du candidat retenu. Par exemple, connaissant les talents de déco de la femme de son collaborateur, il a souhaité son expertise dans la perspective de refaire son intérieur. « Un peu de couleur, c'est bon pour le moral », ils ont dit. Il a opiné du chef. Leur a laissé carte blanche. Ils s'en sont donné à cœur joie ! Oui, ils se sont fait plaisir, vraiment. Résultat, son appartement est devenu tricolore à pois dans le salon, multicolore à rayures dans la chambre... « Trop de couleur tue la couleur », il a eu envie de dire, mais le mari et la femme étaient particulièrement fiers d'eux, alors il n'a pas osé. Il n'a pas su dire non plus que depuis il a mal à la tête tant il se sent agressé par cette effervescence artistique, et que ça mine son moral...

À mauvais conseil, résultat peu probant. Il a expérimenté cela au cours d'expériences aussi variées que « changer de voiture alors que la sienne fonctionnait très bien », « aller consulter une voyante pour connaître

l'avenir quand il a déjà du mal avec son présent », « acheter des actions pour faire fructifier le capital qu'il n'a pas vraiment » ou « suivre cette formation tout à fait inutile »...

La dernière fois, la semaine dernière en réalité, on lui a conseillé de changer de look. Ils s'y sont mis à plusieurs pour lui expliquer que s'il était toujours seul, c'était peut-être parce que ses goûts et ses couleurs à lui n'étaient vraiment pas au goût des autres (surtout des femmes). Ils ont donc préconisé une nouvelle coupe et une nouvelle garde-robe. Heureusement, il pouvait se passer de chirurgie esthétique, pour l'instant. Mais il a à peine eu son mot à dire quant au choix de la coupe et des vêtements. Résultat, il se sent déguisé. Ridicule. Pas lui. Même devant la glace, il interroge encore sa nouvelle image. Il ne se reconnaît pas. Pire, il n'a décelé aucun changement depuis dans les yeux de la gente féminine... « Tout ça pour ça » s'est-il dit, en se jurant (un peu tard) qu'on ne l'y prendrait plus !

OceanofPDF.com

C'est pour bientôt.

Elle s'y prépare depuis qu'elle a su plus que les autres qu'elle allait mourir. Depuis ce jour où elle s'est mise à vivre très fort.

Sa fin approche, elle le sait. Elle le sait si bien qu'elle en a fixé la date elle-même. C'est dans trois jours. La maladie a gagné, ça fait longtemps déjà. Après de multiples batailles, son corps a rendu les armes : elle n'avait plus envie de lutter. Elle a préféré laisser faire. À quoi bon... Les traitements n'avaient pas fonctionné, ou pas assez. Ils avaient tout tenté. Mais son corps est un rebelle et ses cellules sont cannibales. Elles la mangent de l'intérieur, toujours plus voraces et plus fortes. Alors, elle a quitté l'hôpital pour de bon. Avec pour seuls traitements les anti-douleurs et pour seul credo de vivre intensément le temps qu'il lui restait. Quelques semaines, lui avait-on dit. Quelques mois au maximum.

Le premier jour du reste de sa vie, elle s'est réfugiée chez ses parents, où elle a retrouvé sa chambre d'ado. Cela ne faisait pas si longtemps qu'elle l'avait quittée. Ils l'ont accueillie comme le trésor qui leur serait bientôt volé, avec mille précautions, mille égards et toujours les yeux brillants. Elle ne voulait pas qu'ils soient tristes. Ni eux, ni ses frères et sœurs, ni ses amis. Personne. Elle les souhaitait solides, assez pour qu'ils la soutiennent et lui transmettent de leur courage et de leur force. « Après tout, disait-elle souvent, j'aurais pu mourir dans un accident de voiture. Nous avons la chance de vivre tous ces derniers moments ensemble et nous pourrions nous dire au revoir ». Alors, il fallait profiter de la vie tant qu'elle était encore là. Elle a donc vécu plus fort que jamais, regardé fort, goûté fort, aimé fort. Comme pour défier la mort, elle a fait le plein de beau, de bon, de palpitant. Elle a fait des réserves de bonheur, des provisions de joies. Elle est allée à la mer, elle a marché en forêt, elle a couru dans les prés, elle a nagé, elle a respiré tous les parfums de la nature. Elle a partagé de bons films, des repas, des jeux avec ses proches. Elle a vécu son dernier hiver, enfoncée mollement dans de moelleux plaids auprès de la cheminée, avec un thé et

un bon livre, ou parfois le carnet où elle écrivait des textes et des poèmes. Ses forces s'amenuisaient, elle ne savait pas si elle verrait le printemps. Elle vivait sans doute sa dernière saison. Avec lucidité, mais sans amertume. Elle prenait tout ce que la vie lui offrait encore.

Puis, quand la douleur a été trop difficile à confiner par les médicaments et malgré l'augmentation des doses, quand elle a éprouvé des difficultés à respirer, elle a su que le sursis se réduisait comme une chandelle, et que la concrétisation de ses volontés ne tarderait pas. Elle leur en a fait part. Ils ont pleuré ensemble.

Dans deux jours, ils l'emmèneront là où elle a choisi de finir sa vie. Là où elle vivra son dernier jour, plus précisément. Ils seront avec elle. Ils lui diront tout ce qui est important avant qu'elle parte. Elle leur souhaitera le meilleur pour la suite. Ils se diront au revoir.

Et elle s'éteindra sans souffrances, sereinement et dignement. Comme elle l'a choisi.

À la base, ça devait être une bonne idée.
Sur le papier, c'en était une : le voyage s'annonçait merveilleux.
Mais sur le papier, les compagnons de voyage ne sont pas indiqués...

Elle voulait voir du pays. Rêvait de grands espaces. Mais elle était célibataire et ne se voyait pas partir seule. Trop dangereux, trop froussarde. Alors, elle s'est dit qu'avec un groupe ce serait mieux. Logique. Elle a trouvé cette agence de voyage qui proposait un séjour tout compris à un tarif défiant toute concurrence. Le grand Ouest américain lui tendait les bras. Depuis le temps qu'elle s'imaginait chevauchant un mustang dans le Wyoming ou face au grand Canyon... C'était forcément un signe du destin. Une seule fois auparavant, elle était partie en groupe, comme cela. C'était un trek avec nuits en refuge et tout le toutim. Le groupe était sympa, ils avaient vécu une belle expérience avec la nature. Ils étaient sur la même longueur d'onde. Une évidence.

Quand elle a vu ses compagnons d'aventure, à l'aéroport, elle a éprouvé une sorte d'évidence... mais pas la même : ça n'allait juste pas le faire. Elle avait du flair pour ces choses-là. Le trajet en avion, celui en car, la soirée à l'hôtel... tout lui a très vite donné raison. Ce n'étaient pas des gens, c'étaient des caricatures. Elle avait eu droit à tout. À croire que les organisateurs avaient fait passer des castings pour dénicher la perle rare de tous les défauts existants pour mieux sélectionner L'individu médaille d'or de sa catégorie. On pouvait coller une étiquette sur le front de chacun et elle n'était pas difficile à deviner : il y avait le radin qui ne voulait pas déboursier un cent de plus, la bimbo, juchée sur des talons vertigineux peu adaptés aux situations à venir, le dragueur tous muscles dehors, la snob qui toise la planète, le monsieur-je-sais-tout qui donne des leçons au guide, l'ado rebelle complètement *geek* qui n'a que « putain » à la bouche, la phobique qui n'aurait pas dû venir, le fêtard qui met tout le monde en retard le matin et qu'il faut sortir du lit, l'étourdi qui sème ses affaires dans chaque hôtel, l'hypocondriaque qui veut trouver une pharmacie au milieu d'un parc

national et le sempiternel râleur que tous ces gens inspirent beaucoup pour ses sempiternelles critiques. Une belle galerie de portraits ! Hauts en couleur.

Elle, ne savait pas au juste dans quelle catégorie elle avait concouru. Elle se trouvait « normale », même si non dénuée de défauts.

La semaine avait été à l'image des personnes en présence : un kaléidoscope de saynètes dignes d'un vaudeville, où chacun joue son rôle à la perfection comme si un Molière allait être attribué au meilleur des pires touristes.

Ils lui avaient gâché ses vacances. Tous.

Au retour, elle s'est dit : « Plus jamais je ne repartirai en voyage organisé ». Le contraire aurait été étonnant, non ?

C'est parti de rien.
D'ailleurs elle ne se souvient plus de l'étincelle.
Elle se rappelle beaucoup mieux les conséquences...

C'était lors d'une réunion de travail hyper importante. Typiquement le genre qu'il ne faut pas rater, et où elle ne devait pas se rater. Elle devait faire montre d'un sérieux et d'un professionnalisme hors pair, pour décrocher cet énorme contrat dont son patron lui rebattait les oreilles depuis des mois. Il lui avait mis une pression terrible et n'avait eu de cesse de lui seriner qu'elle jouait, quelque part, la suite de sa carrière. Elle avait donc planché des jours et des jours, et parfois quelques heures de la nuit pour élaborer, étoffer, ajuster, peaufiner cette publicité qui devait faire un carton et emporter le marché face aux boîtes concurrentes. C'était donc une affaire très sérieuse, et elle s'était investie à la hauteur du défi qu'on lui avait confié.

Le jour venu, elle avait mis son plus beau tailleur, ses plus belles chaussures et son plus beau sourire. En vérité, elle avait un trac monstrueux. C'est d'ailleurs peut-être pour cela que... Heureusement, quand le fou rire a surgi, elle venait de finir sa présentation. L'essentiel avait été fait. Mais bon... quand elle a explosé de rire à la suite d'une remarque qu'elle a oubliée depuis, elle a rapidement senti que ce n'était pas du goût de tout le monde. Craquage en live, catastrophe atomique. Cela n'arrive jamais au bon moment, ces choses-là. Son patron oscillait entre ébahissement et réprimande dans le regard. Le client semblait interdit, son conseiller, vaguement amusé. Ses collègues paraissaient hésiter entre envie de rire aussi (c'est quand même contagieux) et consternation totale, comme si sa bourde allait faire couler la boîte. « Je suis désolée, c'est nerveux », a-t-elle dit pour s'excuser (comme si cela pouvait suffire...), et elle est sortie dans le couloir pour se calmer. Elle a inspiré-expiré, longuement, a essuyé ses yeux embués de larmes couleur mascara qui dégouline, et a attendu un certain temps. En fait, elle était tentée de se terrer dans son bureau, et de

s'asseoir sous la table transformée en abri antiatomique. Mais cette attitude l'aurait certainement desservie : ne pas saluer le client aurait été le coup de grâce qu'elle se serait assénée à elle-même. Elle est donc revenue en salle de réunion, tête basse, s'est rassise à sa place en proférant des excuses, puis n'a plus rien dit, jusqu'au moment de la poignée de main finale. « Dans mon bureau, tout de suite » lui a lancé son patron dès le départ du client et de son conseiller.

« Une honte... inadmissible... image de la société... contrat raté... ». Elle a passé un sale quart d'heure.

Le lendemain, son patron l'a fait revenir dans son bureau. Elle s'attendait à recevoir un avertissement, voire pire... En fait, le client avait choisi son projet de pub. Elle avait envie de sauter au plafond, mais l'air sévère de son chef l'en a empêchée. « Je vous aurais félicitée s'il n'y avait eu ce triste fou rire... » a-t-il dit. Elle a baissé la tête. Ce n'était qu'une demi-victoire, et elle avait comme un goût amer.

Quelques jours plus tard, elle a reçu un bouquet de fleurs au bureau. Interloquée, elle a décacheté la petite enveloppe qui se trouvait là. *J'ai adoré votre rire... Je ne m'en remets pas. Accepteriez-vous de dîner avec moi ?* Signé le conseiller du client.

Depuis, ils vivent ensemble. Comme quoi, le fou rire peut avoir de drôles de conséquences...

Il avait besoin de se confier.
Alors il en a parlé à son meilleur copain.
Mais lui, il l'a répété !

Elle lui avait dit de n'en parler à personne. Surtout pas à son père, mais à personne, personne. Alors lui, il s'était tu. Longtemps. Parce qu'il est obéissant. Et parce qu'il était sûr qu'on ne le croirait pas. Surtout pas son père. Il faut dire qu'elle jouait bien la comédie, quand il était là : elle lui souriait, elle lui passait la main dans les cheveux, elle le servait correctement à table, elle lui racontait une histoire le soir (une courte, mais quand même, ça faisait bien), elle l'habillait et le coiffait convenablement pour aller à l'école... Mais quand son père était absent parce qu'il partait sur les routes dans son camion, c'était l'autre femme qui apparaissait, comme le masque derrière la tête qui revient sur le visage. Et là, plus de sourire, plus de gentillesse, plus de comédie. La belle-mère de Cendrillon, à côté, c'était Mary Poppins. Elle lui parlait mal, elle le regardait comme s'il eût été un insecte misérable qu'elle avait envie de tuer d'une pichenette avec un sourire sadique. Elle était trop maligne pour lui porter de vrais coups qui auraient laissé des traces, mais elle lui infligeait des sévices invisibles qui creusaient des sillons dans son cœur de jeune garçon. Elle lui faisait prendre des douches glacées ou bien brûlantes ; elle le forçait à manger par terre quand elle voulait bien le nourrir, assis près de la gamelle du chien, dans la crasse ; elle le privait de repas ensuite (mais jamais deux fois d'affilée, pour ne pas qu'il maigrisse trop) ; elle le pinçait, le giflait... juste assez pour que ces maux s'effacent, mais sur le moment... ; elle l'insultait, le menaçait, lui disait des choses horribles au point qu'il faisait des cauchemars ; et s'il osait la réveiller par des pleurs la nuit, elle l'assommait à coups d'oreillers en le traitant de tous les noms.

Il vivait un cauchemar que tous ignoraient. Ou presque. La maîtresse avait eu des doutes, elle l'avait dit plus tard. Elle avait remarqué des petites choses, et puis surtout, c'était un enfant « de plus en plus triste ».

Un jour pire que les autres, il a vomi son secret aux oreilles de son copain. Il lui a dit ce qu'il se passait à la maison quand son père n'était pas là. Lui, il a dit : « Faut le dire à ton père ». Mais il n'avait pas le courage. Il avait si peur de *la vilaine*, comme il l'appelait dans sa tête. Et que dirait son père ? Il vivait avec elle, il devait l'aimer... et puis il était tellement persuadé qu'elle s'occupait bien de lui. « Alors faut le dire à la maîtresse ». Mais il n'était pas d'accord non plus. C'était un secret. La vilaine lui avait dit ça un jour, avec un petit rictus mauvais, « c'est notre petit secret ».

Après les choses sont allées très vite. Puisqu'il ne voulait rien dire lui-même, le copain en a parlé à ses parents, qui en ont parlé à la maîtresse, qui a alerté plus haut. Les gendarmes ont débarqué. Les services sociaux aussi. Il a été placé de suite, en mesure d'urgence.

Depuis, il ne sait plus bien si au fond c'est mieux comme ça, s'il a bien fait d'en parler. La maîtresse lui a dit que oui. Les gendarmes aussi. Mais lui, il voudrait voir son papa, être sûr qu'il ne lui en veut pas.

Pas changé d'avis pour une brouille.

(Genre elle a voulu rapporter au magasin un vêtement qu'elle ne voulait finalement pas acheter et qui a toujours son étiquette)

Vraiment changé d'avis, pour un truc important.

Cela faisait des mois qu'ils avaient pris leur décision... enfin surtout lui, au départ. Il lui avait fait sa demande en direct d'un restaurant, genou à terre et petite boîte à la main. Comme dans les films, un peu trop cliché pour que ce soit vraiment surprenant, émouvant... Elle avait dit oui, comme dans les films aussi. Elle l'aimait, il était le mari « idéal » pour elle (s'il y en avait un). Donc elle avait dit oui.

Ils avaient cherché une salle, cherché une date (dans cet ordre, pas dans l'autre), trouvé un traiteur, un thème, réservé un DJ, pris des cours de danse, choisi le menu, elle sa robe de mariée, lui son costume, envoyé les faire-parts, sélectionné les fleurs, fait paraître les bans, réfléchi au plan de table... le parcours classique des préparatifs du mariage, un presque marathon, tête dans le guidon, les yeux sur l'objectif, sur le jour J, avec le but ultime : que tout soit fin prêt, que ce soit beau, qu'ils en mettent plein la vue aux invités et que la fête soit réussie.

Donc, prise dans cette course effrénée, elle n'avait rien vu. Rien éprouvé d'autre que la frénésie, l'impatience, l'envie que tout soit au top. Son cerveau était concentré sur les tâches à accomplir, consciencieux, volontaire. Son cœur s'était fait tout petit. Comme si on l'avait oublié là, sur la ligne de départ de la course. Mais il a fait un saut de géant, a rattrapé tous les concurrents et s'est rappelé à elle quelques mètres avant la ligne d'arrivée. Quelques jours avant le mariage.

Tout était prêt. Il n'y avait plus qu'à effectuer le sprint final et franchir la ligne en levant les mains en l'air : *Ça y est, on est mariés, youhou !* Sauf qu'à quelques mètres, à quelques jours, elle s'est demandé si elle avait envie de gagner la course... Elle était tentée d'abandonner.

Elle en a parlé à ses amies, qui lui ont dit, comme dans les films : « C'est normal, ça fait souvent ça aux futurs mariés ». C'est l'angoisse, le vertige

devant la vie de couple au long cours qui s'annonce, le sérieux de l'engagement, le challenge de la fidélité... Elle a guetté des signes éventuels de stress et de doutes chez son futur époux. Mais il était juste épanoui dans sa condition. Il n'arrêtait pas de décompter les jours et la réveillait chaque matin en lui susurrant à l'oreille avec le murmure du bienheureux : « Tu te rends compte, ma chérie, plus que 6 (5, 4, 3, 2...) jours et on sera mariés ! ».

Elle était consternée. Déboussolée. Désolée. Ne savait plus si son cœur s'était transformé en clown farceur ou s'il était sérieux. Sa meilleure amie lui conseillait de l'écouter, mais elle ne parvenait pas à savoir s'il lui envoyait une espèce d'épreuve (un genre de bizutage intérieur) ou si vraiment il lui révélait quelque chose d'important et voulait la faire revenir très sérieusement sur la décision qu'elle avait prise au restaurant plus d'un an auparavant. D'ailleurs, l'avait-elle vraiment souhaité, ce mariage ? Ne s'était-elle pas laissée faire par l'enthousiasme amoureux de son petit ami ? Pire, n'avait-elle pas donné sa réponse en mode automatique (surtout que devant les gens du restaurant, un *non* aurait fait désordre !) ? Et s'ils avaient continué à vivre comme ils le faisaient, en simple union libre ? Qu'est-ce que cela changeait, au fond ? Étaient-ils vraiment obligés de se marier ? Elle commençait tout juste à se dire qu'elle n'en avait pas vraiment envie. Comme ça, à dix mètres de l'arrivée !

Et si elle osait abandonner, renoncer ? Elle craignait sa réaction à lui, à leurs parents, à leurs amis... Elle pensait à tous les frais engagés, à la fête qui ne serait plus, à la honte qu'elle aurait à assumer. Elle n'avait pas envie de quitter cet homme qui était le sien, marié ou pas... elle ne voulait *juste* plus l'épouser... Elle s'en rendait compte un peu tard, par contre, mais on lui avait toujours dit « Mieux vaut tard que jamais ».

Donc elle a bel et bien changé d'avis...

Alors elle lui a dit.

Et il ne l'a pas bien pris.

Depuis, c'est fini.

C'était il y a près de six mois.
Il n'est jamais revenu.
Mais lui, il espère encore.

Il s'appelait Blue. C'est lui qui l'avait trouvé, lui qui l'avait baptisé (il avait fraîchement appris les couleurs en anglais et était très heureux d'en faire quelque chose, même si *white* aurait mieux convenu).

La première fois qu'il l'avait vu, ils se promenaient en famille dans la forêt. Des miaulements les avaient interpellés et il l'avait trouvé dans un fourré. Abandonné là, le petit chaton n'aurait pas survécu. Sitôt découvert, sitôt adopté. Il avait rejoint chez eux la chienne et le lapin. Toute la famille avait pris soin du petit chat dont la santé n'était pas brillante, mais surtout lui. Du haut de ses sept ans, il s'était autoproclamé soigneur en chef de Blue, et avait pris son rôle très au sérieux.

Les mois passant, Blue était devenu un chat magnifique, le complice des deux autres bêtes de la maison et la coqueluche de la famille. Comme tout félin qui se respecte, il passait ses journées entre siestes sur le canapé, repas, virées dans les jardins, câlins et ronronthérapie.

Le garçon a grandi, le chat un peu moins, mais ils ont tous les deux pris des années et leur complicité ne s'est jamais démentie. Quand ils ne dormaient pas ensemble, le chat était toujours là pour se faufiler dans sa chambre au réveil de l'adolescent, et c'était lui qui administrait le dernier câlin du soir à Blue. Ces deux-là étaient inséparables. Toute la famille n'osait appréhender le jour où le chat serait vieux et qu'il faudrait s'en séparer.

Finalement et malheureusement, ce jour qui paraissait lointain est arrivé plus vite que prévu, bien avant qu'il ne soit un vieux chat malade. Un jour d'été, Blue n'est pas rentré. Ce n'était pas dans ses habitudes. Ils se sont dit, pour ne pas s'inquiéter : « Il est parti en vadrouille avec des copains » (il ne pouvait plus faire grand-chose avec les copines depuis longtemps). Le lendemain, point de Blue. Ils ont essayé de se rassurer : « Il a dû être enfermé quelque part ». C'est vrai, après tout, c'est assez fréquent qu'un

chat se faufila dans un garage et y soit enfermé par inadvertance. Pour autant, l'inquiétude enflait, et ils ont fait le tour du quartier, prospectus avec photo du chat en couleur à l'appui. Ils sont rentrés chez eux, bredouilles et le cœur serré. Surtout le sien à lui.

Les jours suivants, ils ont poursuivi et élargi les recherches. En vain. Ils l'attendaient tous, avec de moins en moins d'espoir, et le cœur en miette de ne pas savoir ce qui avait pu arriver à leur boule de poils à ronrons... Ils imaginaient le pire, mais surtout ils ne SAVAIENT pas et c'était peut-être ça, le pire. Mort enfermé ? Volé ? Écrasé ? Empoisonné ? Ce dont ils étaient certains, c'est que si Blue avait été libre et sauf, il serait revenu. Jamais il ne les aurait abandonnés.

Cela fait donc des mois que le chat ne vit plus parmi eux, et lui ne peut s'empêcher de l'attendre, de l'appeler dans le jardin, et surtout de trouver très tristes les couchers et les réveils sans le petit chat blanc de la forêt devenu gros... au drôle de nom de Blue.

Parce que des « honte de sa vie », elle en a eu plusieurs. Elle cumule les maladresses, les impairs, les situations embarrassantes. Et cette fois-là, ce n'était pas la moins pire.

C'est une abonnée aux désastres. Du coup, elle a beaucoup de succès avec ses copines, qu'elle divertit divinement avec ses frasques. Quand elles ne sont pas présentes, elles ont droit à des anecdotes qui les amènent à regretter de ne pas pouvoir la suivre tout le temps. C'est toujours elle qui ressort des toilettes publiques avec la jupe coincée dans la culotte, qui a la courante quand il n'y a plus de papier dans celles du restaurant, qui glisse et tombe sur le trottoir, qui oublie de descendre au bout du téléski et se retrouve suspendue en l'air, qui... Elle cumule, quoi.

Et puis, c'est une fêtarde et en bonne fêtarde, elle boit trop quand les circonstances s'y prêtent. Ce qui ne lui réussit pas toujours, et ce qui a mené au désastre de ce soir-là qui mérite une place sur le podium des pires hontes de sa vie.

Elle s'était rendue, avec sa bande de copines, dans un bar karaoké hyper branché. Déco soignée, boissons chères et chanteurs de qualité. Elles étaient là pour s'amuser ; certaines, pour chanter, mais pas elle : elle fait partie de la famille des casseroles, et elle le sait... quand elle est sobre. Elle était un peu fatiguée, et elle n'a pas trop regardé à la dépense, enchaînant les consommations à grandes gorgées, sous les yeux amusés de ses amies. Désinhibée et n'ayant plus du tout conscience de ses problèmes de justesse vocale, elle a parié qu'elle était capable de chanter sur la scène. Elle a dit vouloir rendre hommage à leur délire et chanter *Magnolias for ever* de Claude François, hommage à leur scène fétiche dans le film *Podium*. Donc, debout elle a crié : « Magnolias... » et elles ont hurlé « For ever » (avec ou sans le *eR* américain qui va bien) en guise de réponse, et bras levés. La soirée s'annonçait bonne. Les pupilles frétilaient déjà du spectacle à venir.

Comme il y avait de l'attente et pour se donner du courage (le trac montait malgré l'alcool), elle a savamment continué de boire... si bien que lorsqu'elle est enfin montée sur scène, elle était mûre à point, et ses amies curieuses de voir le résultat.

Son état ne pouvait tromper personne : elle était courbée vers l'avant, elle avait les yeux qui ne se posaient sur rien, semblait trouver le micro très lourd à porter mais indispensable à son maintien, et elle ne parvenait pas à se tenir debout correctement. Quant à sa voix... elle déraillait littéralement, passait des aigus aux suraigus, complètement à côté des notes... et du texte qui manifestement défilait trop vite. Les syllabes étaient allongées à l'excès (*Tu lui ressemblEEEUh/Quand elle tremblEEEUh /Et dans ta vOIAAAx/ J'entends parfOIAAAAs /Un peu sa vOIAAAx*), et les mots en anglais ressemblaient à une vulgaire bouillie.

Ses amies, écroulées de rire au début de la prestation, ont rapidement figé leur sourire en constatant autour d'elles les airs désapprobateurs. Elles ne l'ont donc pas regardée se débattre trop longtemps et ont assez rapidement mis fin au massacre de la chanson. Il a fallu des huées de spectateurs offusqués pour qu'elle veuille bien lâcher le micro auquel elle s'agrippait en continuant de chanter.

Elle était bien trop saoule pour ressentir la honte qui lui incombait à ce moment-là. Mais quand, le lundi matin à son arrivée, son supérieur hiérarchique l'a félicitée pour sa prestation scénique, le concept de « grand moment de solitude » s'est rappelé à elle... très nettement.

C'était un rêve de gamin.
Il voulait aller à l'étranger.
Et ce jour-là, il y est allé.

Cela faisait une bonne paire d'années (depuis qu'il avait eu connaissance des pays voisins, en cours de géographie pendant son CE2) qu'il rêvait d'aller à l'étranger. Passer la frontière, partir ailleurs, entendre parler dans une autre langue, observer des paysages sans doute différents, vivre autrement. C'était son rêve à lui. Rien à voir avec ceux de ses copains, qui souhaitaient avant tout rencontrer leur idole ou leur joueur de foot préféré, ou bien monter dans un camion de pompier, ou même aller au cinéma pour regarder un film interdit aux moins de douze ans. Chacun son rêve, en effet. Alors quand ses parents leur ont dit : « On va faire un tour en Italie », ça avait déjà le goût de la fête et de l'extraordinaire. Ils étaient alors en vacances dans les Alpes, pas bien loin de la frontière. C'était donc assez simple, pour les Bretons qu'ils étaient, et ne nécessitait pas de grands frais. Quoique. Le tarif du péage pour la traversée du tunnel du Mont-Blanc avait fait bondir et hurler le paternel. « Une honte ! » s'énervait-il, quand ils étaient enfin arrivés à la barrière, après plus d'une heure d'attente sans connaître le tarif. Il avait payé, non sans avoir dit son avis à la personne au guichet, et ils avaient pénétré dans ce tunnel interminable. Au bout, l'Italie. Un monde nouveau s'offrirait à leurs regards. Lui, du haut de ses onze ans tout frais, avait les yeux qui clignotaient. Sa sœur dormait déjà à côté de lui. Ce n'était sans doute pas son rêve à elle.

Au bout, une lumière annonçait enfin le clou du spectacle et l'arrivée sur les terres italiennes. Et le miracle eut lieu. C'était un fait : tout était différent de ce qu'il y avait en France. Évidemment : tout était italien. Les arbres, les sommets, les chalets, les virages... tout était italien, et donc forcément différent. Il écarquillait les yeux de bonheur, accrochant son regard à chaque parcelle d'Italie, alternant entre moments de recueillement intime et envolées enthousiasmées voire lyriques, que ses parents lui pardonnaient

avec un sourire presque compatissant. Pour eux, l'étranger, c'était l'exotisme. Ici il n'y en avait point. Pour faire plaisir aux enfants, ils se sont arrêtés pour manger une pizza, une vraie, une italienne. Leur fils, évidemment, l'a trouvée divine, mais eux, moins bonne que chez le pizzaiolo du coin. La *glace à l'italienne* italienne ne l'était pas plus... bref, ça ressemblait presque à une arnaque, cette journée, mais cela faisait plaisir à leur fils, qui était pleinement dupe et voyait la magie de l'étranger partout. Et sa drôlerie, aussi (il avait adoré écouter le serveur italien, qui surjouait sans doute son accent et sa gestuelle).

Pour le prix d'un rêve, il en a même eu un second, un bonus extra (la vérité, c'est que ses parents ne voulaient pas payer le tunnel du trajet retour et avaient opté pour faire une boucle) : le retour s'était fait par la Suisse, où là encore il trouva que tout était suisse.

L'étranger, c'est tellement formidable !

Après ça, il ne lui restait plus qu'à trouver un autre rêve.

C'était un appel ordinaire.

Trop, sans doute.

Comment aurait-elle pu savoir que c'était le dernier ?

Elle l'appelait souvent le dimanche. Pour qu'il lui fasse un résumé de sa semaine, pour qu'il lui raconte son week-end. Mais parfois à d'autres moments. Et lui aussi, il l'appelait de temps en temps. Pour une demande, un conseil, un petit bonjour. Ça sert à ça, une maman, même quand on est grand. Elle est forcément toujours là pour ses enfants. Même s'ils jouent les adultes et qu'ils s'assument, ou presque.

La dernière fois qu'elle l'a entendu, c'était il y a plusieurs mois. Il allait partir en vacances avec des amis. Était en pleins préparatifs. Un peu pressé, un peu pressant. Il devait finir sa valise, forcément. Elle l'a laissé couper court. Ne lui en a pas voulu... sur le moment. Elle lui a quand même renouvelé les conseils de prudence habituels, et sa petite demande d'un message à son arrivée. Comme toujours.

Elle n'a pas ajouté « je t'aime ». Parce qu'elle ne le disait pas souvent, parce qu'elle n'avait pas de raison de le dire à ce moment-là. Mais tous les jours depuis elle regrette de ne pas le lui avoir dit. Tente de se consoler à l'idée qu'il le savait et qu'il a emporté son amour avec lui.

Il a été prudent... c'est ce que les gendarmes ont dit, après. Mais en moto, ça ne suffit pas toujours d'être prudent. Elle avait eu envie de rouer de coups de pied cet engin de malheur. Combien de fois elle avait essayé de le faire renoncer à son idée de passer le permis, puis d'en avoir une... Combien de fois elle s'était dit qu'il y avait plus de risques, et qu'elle ne pouvait imaginer que ses projections funestes deviennent réalité. Et pourtant si : comme dans ses sombres pensées, les gendarmes sont venus frapper à sa porte. Elle a vu leur mine déjà pleine de compassion, elle a compris très vite. Mais sans comprendre, en fait. Parce que la réalité de la

perte est toujours pire que dans votre imagination. Parce qu'elle se rappelle à vous dans chaque parcelle de quotidien. Parce qu'il a toujours sa chambre d'ado en haut et qu'elle va y pleurer tous les jours.

Il ne lui avait pas laissé de message, mais cela ne voulait rien dire. Ça aussi, c'était un peu une habitude. Il n'y pensait pas toujours... Elle ne l'avait pas appelé. À quoi bon... Et ils ont sonné à ce moment-là.

Quand elle repense à leur dernière conversation, elle a tous les regrets du monde parce qu'elle n'a pas eu le temps de lui dire toutes les choses qu'elle aurait voulu, en plus du « je t'aime » qui ne lui était pas venu à l'esprit à ce moment-là. Elle aurait voulu lui dire à quel point elle avait été fière de lui, à quel point il l'avait rendue heureuse, à quel point elle espérait avoir été une « assez bonne » mère pour lui... savoir ce qu'il en pensait, au final... Elle ne le saura jamais. Il est parti trop vite en emportant avec lui des questions sans réponses et des paroles sans oreilles. Elle essaie de lui transmettre tout cela quand elle va se recueillir sur sa tombe. Elle lui parle. Au fond de son cœur, il lui semble qu'il lui répond.

Elle pense aussi, presque perpétuellement, à toutes les dernières fois qu'il a vécues sans le savoir. Le dernier matin, le dernier Noël, le dernier baiser à sa petite amie, le dernier repas, la dernière fois qu'il a mis son casque sur la tête et qu'il a baissé la visière. Elle se repasse tout ça comme dans un film. Souvent aussi, elle imagine la vie qu'il aurait eue après. Il était à l'âge de tous les possibles. Il avait la vie devant lui. Mais il a trouvé la mort sur la route des vacances. Parce qu'en face on a préféré envoyer un texto que d'être prudent.

Il ne l'a pas tenue.
Il s'est déçu lui-même, avant de décevoir.
Donc il n'aurait pas dû.

On ne devrait faire que les promesses qu'on est sûr de tenir. Il le savait déjà, pourtant : il avait promis (juré !) fidélité à sa femme, et il l'avait trompée... plusieurs fois.

Il lançait trop souvent des *paroles en l'air*. Elle le lui disait, mais il continuait. Il n'arrivait décidément pas à rester droit dans ses bottes, à faire honneur à ses propres paroles. Il voulait trop faire plaisir, dire ce que son interlocuteur/trice voulait entendre, être remercié d'avance pour toutes ses bonnes actions à venir... mais très souvent il ne tenait pas parole. Il décevait les autres.

Décevoir sa femme, il en avait l'habitude, et il n'en souffrait pas plus que ça.

Décevoir sa maîtresse, c'était sensiblement la même chose : il ne lui avait promis de quitter sa femme que pour la garder, et avait toujours su que cette promesse-là était du vent auquel elle avait la faiblesse de croire.

Mais décevoir ses enfants... Il comprenait de plus en plus ce que c'était. Il voyait dans leurs yeux un regard désabusé, résigné d'avance. Ils ne le croyaient plus. Il se sentait père déchu. Il n'était plus le héros de leur enfance, qui faisait briller leurs yeux en leur promettant monts et merveilles. Des monts, ils n'avaient vu que les collines qui annoncent le début du relief. Les repas au restaurant se transformaient en virée au fast-food ; les séjours à l'étranger de quinze jours en week-end à Royan ; les nuits à l'hôtel en nuits sous la tente ; le chien en poisson rouge ; les habits de marque en vêtements de grande surface... Il voyait grand pour eux, mais il faisait toujours petit. La faute à une vision peu réaliste de sa vie et de son porte-monnaie dont la réalité était souvent incompatible avec l'ambition de ses projets. Il était globalement à côté de la plaque, mais se refusait à ne pas

leur donner matière à rêver. Tout ce qu'il voulait, c'était voir briller leurs yeux.

Son avant-dernière promesse, c'était de ne plus en faire sans être sûr de les tenir (vous suivez ?). Comme il était malin, il s'était dit qu'il réfléchirait à deux fois avant d'en prononcer une (moins de promesses = moins de risques de ne pas les tenir), et même : il s'était dit qu'il éviterait d'annoncer ses projets en annonçant solennellement « on fera ça, c'est promis ! ». Il pourrait toujours dire « on fera ça », mais sans promettre... on ne pourrait plus lui reprocher de ne pas avoir tenu parole. Mais bon... employer le futur, c'est déjà promettre un peu, au moins s'engager à concrétiser.

Depuis cette promesse, il avait réussi à ruser en ne proposant plus rien. C'était confortable. Mais c'était sans compter sur ses enfants à qui on n'allait pas la faire longtemps... Ils n'étaient pas dupes de la supercherie. Donc, un soir, ils l'ont acculé à l'aveu de sa lâcheté et l'ont forcé à promettre de faire ce qu'ils souhaitaient. Il s'est trouvé bête ; il n'avait plus vraiment le choix. Leur demande n'était pas n'importe laquelle : ils voulaient qu'il se réconcilie avec ses beaux-parents... Il savait d'avance qu'il n'y arriverait pas (même en y mettant toute la bonne volonté du monde) mais il n'avait d'autre choix que de dire « promis ». Encore heureux qu'ils ne l'aient pas fait lever la main droite en jurant !

Cette dernière promesse, faite malgré lui, il la regrettait déjà.

Pour la première fois, il se décevait lui-même. Pas seulement à l'idée que ses enfants le seraient aussi, infiniment. Surtout parce que cette fois, il se sentait nul et indigne de tous.

C'était à l'enterrement de leur père.
Ils ne s'étaient pas vus depuis des années.
Ils sont irrémédiablement fâchés.

Ils ne s'étaient pas choisis. Évidemment.

La famille nous est donnée à notre naissance. Nous la prenons comme elle est, avec ses joies, ses faiblesses, ses tares, ses non-dits. Nos parents nous aiment toujours, parfois maladroitement, parfois de loin, parfois très généreusement. L'amour parental est ainsi. On aime sans doute plus ce que l'on a créé. Tout comme on peut aimer très fort les amis avec lesquels on a noué des liens choisis, nourris, indissolubles. Lui, il n'a jamais compris qu'on lui dise « tu dois aimer ton frère ». Ce n'était peut-être pas formulé ainsi, mais pour lui l'amour fraternel ne se décrète pas, il s'éprouve, il s'impose de lui-même... et il ne l'a jamais ressenti. Pour tout un tas de raisons, souvent très anciennes, et peut-être dès la naissance de son petit frère, puisqu'il avait forcé le cœur de ses parents à s'agrandir afin qu'il y ait de la place pour deux. Rivalité, jalousies... beaucoup d'aînés les ont ressenties, à l'heure où ils ont dû accueillir dans la maison familiale le nouvel objet de toutes les attentions... quand les regards, les sourires, les cadeaux sont pour l'autre et que vous devenez le grand qui doit prendre sa place de grand : sage et responsable, serviable et gentil. Alors voilà, ça avait dû commencer comme cela.

Et ça avait dû empirer avec les années, à mesure que le petit deuxième devenait plus beau, plus drôle, plus fort en sport, plus intelligent, plus intéressant donc, et forcément plus séduisant, plus tard, avec les filles... quand elles lui préféraient son petit frère qui ne l'était plus vraiment.

Bref, il n'avait jamais eu vraiment d'affection pour son frère. Malgré leur relative proximité en âge (quatre ans, c'est suffisamment peu si on le veut), ils n'avaient pas beaucoup joué ensemble. Ils n'aimaient pas les mêmes activités, ils n'avaient pas les mêmes goûts ni les mêmes centres d'intérêt. Ils étaient différents. Trop, sans doute. Et pas assez généreux, pas assez

solidaires pour vouloir construire des liens qui d'artificiels auraient pu devenir réels. Ils vivaient sous le même toit dans une certaine indifférence. C'était toujours mieux, pour les parents, que des frères rivaux et bagarreurs.

Et puis, il avait rencontré celle qui allait devenir sa femme, avait quitté la maison et s'était marié. Elle était bien, vraiment bien. Il en était tellement fier ! C'était la première réussite de sa vie, la première fois qu'il se sentait meilleur que son frère, la première fois que celui-ci le regardait avec un peu d'envie. Elle était belle, posée, intelligente, bien éduquée, ce qu'avaient grandement apprécié les parents des deux garçons. C'était la bru rêvée. Le cadet en avait sans doute éprouvé un peu de jalousie. La roue avait tourné.

Et puis la roue lui en a mis une dans la figure quelques longues années plus tard. Elle a dû dérailler. Son couple avait tourné au fiasco, soit. Ils s'étaient mutuellement libérés de leurs chaînes conjugales, certes. Mais ce n'était pas une raison pour qu'IL la mette dans son lit, presque aussi vite qu'il a eu le dos tourné. Il en a eu la nausée, d'imaginer les mains de son frère sur le corps de sa femme (ex-femme, mais peu importe à ce stade), de les voir en pensée, elle et lui, en train de copuler. Il avait eu envie de lui casser la gueule. Lui qui avait tout eu, il avait eu l'indécence de lui prendre la seule *chose* qu'il avait eue de mieux que lui ? Et elle, la bru idéale, qui se tapait le frère de son mari, elle devenait quoi, aux yeux de leurs parents ?

Il est passé d'indifférent à haineux. Il a décidé ne plus voir son frère, il ne s'en portait d'ailleurs pas plus mal. Au moins il n'avait plus besoin de faire semblant.

Les parents n'ont rien dit, ils ont compris. Ils étaient sans doute tristes de cette réalité, mais ne pouvaient rien y faire. Alors ils avaient vieilli en se coupant en deux, entre leurs deux seuls fils dont l'un avait pris la femme de l'autre. Au moins, ils n'avaient pas eu à s'habituer à une autre belle-fille.

Et donc, à l'enterrement de son père, ils étaient là. Tous les deux. Il les a regardés, il ne leur a pas parlé. C'est la dernière fois qu'il les a vus.

Depuis, elle l'a quitté. La roue...

Elle était énervée.

Dans ces cas-là, elle a un remède.

Elle fait une descente à haut risque dans les boutiques.

C'est toujours la même chose... Elle arrive dans chaque magasin comme le shérif victorieux dans un *saloon*, la poitrine gonflée, le sourire carnassier. Elle fait main basse sur ce qui l'attire, la peau aux vêtements récalcitrants, dégage sa carte bleue, mettrait presque en joue la vendeuse. C'est une vraie killeuse !

Ça fait du mal à son porte-monnaie, mais ça lui fait du bien au moral, au moins le temps que dure sa séance de shopping. Parfois, le moral s'affaisse après, à la vue de son relevé de comptes. Mais sur le moment, c'est tellement jouissif ! « Pardon, mais c'est trop bon » elle a envie de dire, avec un petit air contrit.

La dernière fois que cela s'est produit, son petit-ami lui avait posé un lapin. Quand elle eut l'audace de lui demander une explication, il l'a larguée par SMS. Alors oui, elle était énervée. Il y avait de quoi. Elle a commencé sa tournée du centre-ville par un salon de coiffure. Changer de coupe, ça fait du bien. Et elle a égrainé son chapelet de boutiques favorites. La carte bleue est devenue rouge, tant elle chauffait. L'argent coulait à flots entre ses doigts.

De retour chez elle, les bras insuffisants pour porter tous les paquets, elle a eu un sursaut de conscience. Elle s'est dit qu'elle avait peut-être un peu abusé... Son banquier le lui a confirmé très rapidement. Les comptes étaient dans le rouge comme la carte. Cette fois, le jeu n'était plus très drôle. Elle était à découvert, elle risquait un interdit bancaire... Adieu chéquier et carte de crédit ? C'était la fin des haricots... Il a fallu qu'elle supplie, qu'elle fasse appel à une amie... Promis, cette fois, c'était la dernière fois.

Depuis, elle se tient. De toute façon, son dressing fourmille de tenues qu'elle ne porte pas forcément. Elle a de quoi s'habiller pour quelques

années.

À présent, quand elle est énervée, elle s'enfile un litre de glace *Pralines and cream*.

C'est moins cher, son banquier préfère.

OceanofPDF.com

C'était il y a bientôt deux ans, aux vacances de février.
Ils avaient passé une semaine splendide.
Il rêve d'y retourner.

C'était la deuxième fois qu'ils y allaient. Ses parents disent toujours que le ski, c'est cher... donc forcément, ils ne peuvent pas y aller souvent. Ça a le goût de la rareté, de ce dont on se rappelle avec délices et qu'on attend avec tellement d'impatience et d'envie que c'est comme si le rêve se réalisait à nouveau quand on a la chance d'y retourner. Les vacances à la neige, c'est juste magique.

Déjà, le trajet est magique. Surtout la fin, quand on arrive au pied des Alpes, qu'on roule au pas sur l'autoroute, que le voyage est trop long, mais tellement prometteur. Il y a des coffres à skis sur certaines galeries. On a l'impression d'aller tous au même endroit, c'est drôle. Petit à petit, les voitures quittent la route au fond de la vallée pour rejoindre chacune sa station de ski. La montée est parfois épique. La dernière fois, justement, ils ont dû mettre les chaînes sur les roues, et son père s'est un peu énervé. Il neigeait à gros flocons, et c'était très étrange de découvrir ensuite le village sous une épaisse couche blanche qui couvrait d'un manteau certaines voitures.

Ils sont descendus de la voiture, et leurs pieds s'enfonçaient dans la neige malgré leur équipement de pointe. Il aurait presque fallu des raquettes ! Le crissement de leur pas les a suivis jusqu'à leur résidence et ils ont découvert leur logement pour la semaine. Petit, sans grand confort, avec un lit superposé dans le couloir pour les deux enfants, et un canapé pour les parents. C'était comme un nid où l'on est à l'étroit mais tellement contents de se serrer en famille.

La semaine est vite passée, entre les cours avec l'ESF le matin, les pistes dévalées à quatre l'après-midi, la promenade en traîneau à chiens (un rêve

de son père), la visite d'une fabrique de fromages à un moment où le temps ne permettait pas de skier... Ils ont passé une riche semaine, entrecoupée des arrêts photo pour sa mère, qui dégainait son appareil à tout bout de champ, pour fixer en couleurs de sacrés souvenirs, y compris le pique-nique ayant dégénéré en bataille de boules de neige, le concours du plus joli bonhomme, et les gamelles sur la piste de luge, le soir, après la fermeture des pistes. Et puis, il y a eu la sortie au restaurant le dernier soir, avec raclette ou fondue à volonté, dans un lieu qui semblait une étable, avec des cloches de vaches qui pendaient aux murs.

Quand il est nostalgique, il revoit aussi les paysages, le bleu franc du ciel, le blanc de la neige, le noir des rochers en altitude, et le vert des sapins aux branches alourdies. C'était grandiose et il a très envie d'y retourner. Et puis, il adore skier ! Quel plaisir de gravir la pente avec le tire-fesses, de glisser, d'effectuer des virages ou de foncer tout schuss, de se faire aussi parfois une petite frayeur... Il repense à son flocon... à sa fierté quand il l'a décroché. Il avait dit à sa mère : « Je voudrais bien passer ma première étoile ! » et elle avait répondu avec un sourire bienveillant : « La prochaine fois ».

Alors il se demande toujours quand ce sera, la prochaine fois. Il a tellement hâte !

... qu'elle a serré son fils dans ses bras

Ce n'est pas qu'il n'est plus là...
Mais elle n'ose plus.
Il a grandi...

La dernière fois qu'elle l'a pris dans ses bras, c'est quand il a eu peur, avant son opération. Elle a voulu lui transmettre son courage, son amour, un peu de force, lui signifier « Tout va bien se passer ».

Et tout s'est bien passé. Il avait vingt ans. Il était devenu grand. Trop grand pour les câlins de quand il était petit. Elle s'est dit « Tout a une fin »...

Souvent elle repense à ce moment-là, dans la chambre d'hôpital, à son odeur de Bétadine qui masquait celle de sa peau. Elle s'était sentie un peu gauche, c'est idiot. Cela faisait des années qu'elle ne l'avait pas étreint ainsi. Entre-temps, il était devenu un homme, son enfant un adulte, son tout petit un grand. L'adolescence, avec son cortège de changements, était passée par là.

La nostalgie la gagne souvent. Quand elle repense à sa naissance et à leur premier peau à peau, quand elle se le rappelle nourrisson, blotti contre elle dans une proximité presque animale, quand elle repense à toutes ces fois où elle s'est dit « Le temps passe trop vite, il grandit trop vite ». Quand il a soufflé ses dix bougies et qu'elle l'a senti presque prêt à s'émanciper. Quand il était jeune ado, avant la puberté, et qu'il réclamait encore des câlins le soir, qu'elle glissait sa main sur sa peau chaude et douce, encore parfaitement imberbe mais plus pour longtemps et qu'elle se disait « Ça ne durera pas ». Qu'il réclamait du temps pour tous les deux, des jeux, des films sur le canapé.

Une petite distance, normale, celle de la pudeur, s'est installée entre eux petit à petit. C'est le cycle de la vie. Mais ça pince le cœur, surtout quand il n'y a pas de petit derrière, que le grand est aussi le petit parce qu'il est tout seul, et que ces derniers moments de proximité étaient les tout derniers.

C'était comme devoir renoncer à tout un pan de sa maternité. Son statut de mère évoluait avec la croissance de son fils. Elle était sans doute moins

indispensable, puisqu'il était autonome ; moins présente, puisqu'il prenait ses distances avec la maison et sortait fréquenter ses pairs. Un jour, elle allait être encore moins une mère. Quand il partirait de la maison, qu'il serait adulte, ou presque.

Et c'est cela, en effet, qui est arrivé. Elle est toujours mère, mais d'un adulte, et ce n'est tellement pas la même chose... Alors parfois elle se surprend à vouloir devenir grand-mère, pour renouer avec ces temps bienheureux où l'on pouponne, où l'on cajole, où l'on câline un tout petit qui n'attend que ça. Où l'on lit des histoires, où l'on apprend à cultiver le potager, où l'on fait des gâteaux, où l'on va se promener une petite main dans une grande main, où l'on fredonne des comptines, des chansons, et qu'on rit de ses mots rigolos.

Les enfants qui sont devenus grands ont emporté toutes les joies de l'enfance avec eux. Elles reviennent quand ils deviennent parents à leur tour. Et à la vision de sa maison qui revivra (elle l'espère), elle ne peut s'empêcher de penser à la chanson *Quatre murs et un toit* : *Les petits-enfants espérés apparaissent, / dans le frigo, on remet des glaces. / La cabane du jardin trouve une deuxième jeunesse, / c'est le consulat que rouvrent les gosses. / Le grenier sans bataille livre ses trésors, / ses panoplies de cow-boys aux petits ambassadeurs, / qui colonisent pour la dernière fois / la modeste terre promise, quatre murs et un toit.*

C'était il y a quelques jours.
C'est venu après une période de canicule.
La pluie était une fête.

Des jours, des semaines qu'il n'y avait pas eu une goutte d'eau. Tout séchait sur pied, l'herbe était jaune et cassante, la terre balafrée, les ruisseaux presque à sec. Tout criait la soif. La nature priait en silence pour le retour de l'eau. Les agriculteurs scrutaient le ciel chaque jour avec plus de méfiance, les autres la météo. La chaleur, rêvée depuis l'hiver et jusqu'alors, finalement insupportait tout le monde. Les gens restaient cloîtrés chez eux en vase clos, rideaux tirés, volets fermés. La pesanteur du silence aride les abrutissait. Tout était ramolli, chaque geste était presque un exploit, surtout pour les plus vieux.

Alors quand la première goutte tant attendue s'est posée sur une joue ou un bras nu, suivie de quelques autres, d'abord éparses, des sourires se sont dessinés sur les lèvres sèches. Les gouttes, lourdes et pleines, généreuses, annonçaient une belle pluie d'été, une pluie d'orage forte et insolente.

Ils sont sortis aux premières gouttes. Ça sentait bon la terre qui se réveille sous la sève et crépite de joie, ça sentait bon l'asphalte qui dégrise. Ils ont étendu les bras pour mieux sentir les gouttes couler, ruisseler, glisser sur leurs peaux assoiffées. Ils ont accueilli la pluie comme une bienfaitrice, les paumes vers le ciel pour dire merci, et ils se sont mis à danser sous la pluie. L'eau envahissait tout leur être, et c'était bon, c'était divin. Ils en ouvraient la bouche comme pour assimiler encore mieux la vie qui revenait. Leurs vêtements collaient à leur peau, et ils luttait pour ne pas les enlever, là, dans la rue, sous cette pluie dense et drue.

Ils riaient de ce moment de grâce, de cette joie simple à partager à deux, de ce retour aux sources.

L'orage annoncé est arrivé et ils sont rentrés s'abriter, heureux de cette parenthèse enchantée sous la pluie.

OceanofPDF.com

MERCI...

À vous, lecteurs, d'être arrivés jusqu'ici. J'espère sincèrement que la lecture de ces petites tranches de vie vous a plu, touchés, fait sourire parfois, étonnés peut-être...

Aux lecteurs qui me suivent depuis mes débuts. Je vous remercie d'avoir répondu présent à nouveau ! Je suis consciente de la grande chance qui m'est donnée de pouvoir compter sur votre fidélité.

Aux lectrices et blogueuses qui ont lu ce recueil en avant-première, merci pour vos retours qui m'ont fait tant de bien à l'approche de la sortie de ce livre !

À mes proches, qui me lisent et me soutiennent, même quand je doute. Merci d'être là. Je vous aime.

À David, pour la création de la couverture qui m'a de suite conquise...

À mon éditeur qui m'a laissé la liberté d'écrire ce titre en autoédition. Merci pour sa confiance.

À tous, je vous dis : rendez-vous en mai pour la sortie du prochain roman !

Novembre 2017

OceanofPDF.com

Du même auteur

Histoire d'@, roman épistolaire moderne



<http://www.amazon.fr/Histoire-d-Laure-Manel-ebook/dp/B00ZD9JMD4>

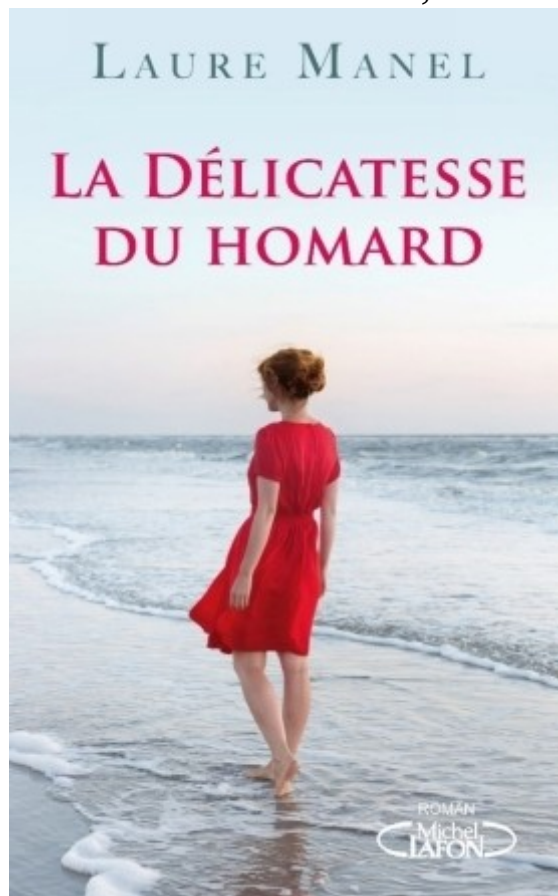
L'Embarras du choix, comédie dramatique



<https://www.amazon.fr/Lembarras-du-choix-Laure-Manel-ebook/dp/B01B5BHJNS>

OceanofPDF.com

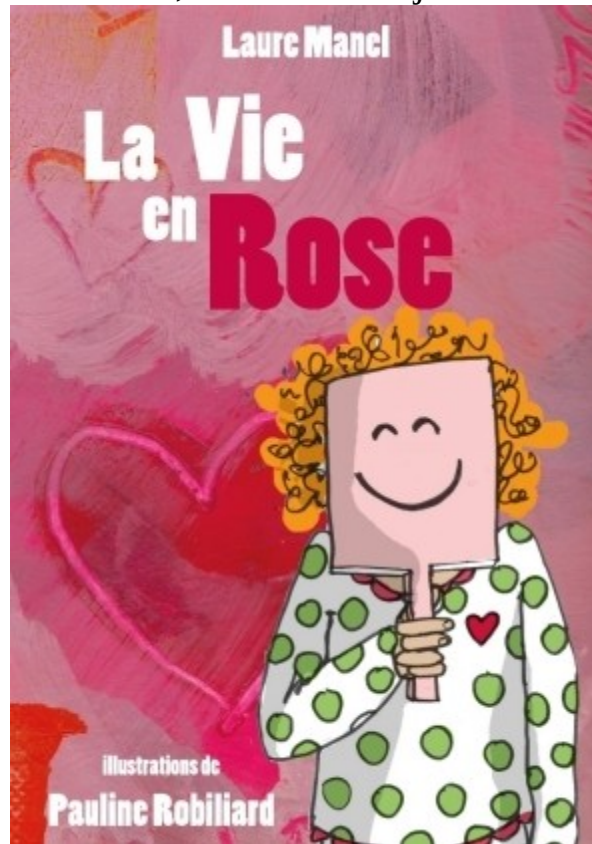
La délicatesse du homard, roman



<https://www.amazon.fr/délicatesse-du-homard-Laure-Manel-ebook/dp/B01M2C0HCX>

OceanofPDF.com

La vie en Rose, mini-roman jeunesse illustré



<https://www.amazon.fr/vie-en-Rose-Laure-Manel-ebook/dp/B06Y6H8NTD>

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Chers lecteurs, chères lectrices,

Si le cœur vous en dit, retrouvez-moi...

ici :

<http://www.laure-manel-auteur.com/>

ou là :

<https://www.facebook.com/lauremanelauteur/>

ou encore à cette adresse, pour m'écrire :

laure.manel.auteur@gmail.com

Et n'hésitez pas à vous abonner à ma Newsletter (une nouvelle gourmande vous sera offerte en guise de cadeau de bienvenue) :

<http://eepurl.com/btOMrT>

Si vous avez aimé ce livre, je vous remercie de laisser un commentaire sur Amazon... et d'en parler autour de vous !

OceanofPDF.com